

IDÉAL - BIBLIOTHÈQUE

# Bien joué, Bennett !

Anthony Buckeridge



# Bien joué, Bennett !

(That's Bennett !)

par **Anthony Buckeridge**

**texte français de Paxson en tandem avec Patrick Galois**  
que je remercie vivement pour sa supervision et ses corrections.

Les fans de Bennett trouveront une foule d'informations et notamment les articles publiés par Patrick à la page suivante:

[http://serge-passions.fr/bennett\\_presentation.htm](http://serge-passions.fr/bennett_presentation.htm)



*le texte original est dédié à la section des anciens du Club Littéraire de Leeds*

## CHAPITRE PREMIER

### Comment se ménager les bonnes grâces de Wilkie ?

Il n'arrivait que rarement, et même quasiment jamais, à M. Wilkinson du Collège de Linbury d'arriver en retard le mercredi matin pour sa leçon de mathématiques avec la 3<sup>ème</sup> division.

En effet, il était habituellement en avance et passait quelques minutes à attendre en compulsant ses notes de cours et en tapant du pied avec impatience tandis que les élèves rentraient nonchalamment de la récréation, espérant retarder le début de la leçon avec des excuses improbables : des taille-crayons égarés, des manuels manquants ou des stylos à bille disparus inopinément.

M. Wilkinson s'y était habitué et tentait d'imposer une certaine discipline à ce troupeau volubile en braillant des ordres et des menaces de sa voix puissante.

« Allez, allez, pressons ! braillait-il de la voix d'un sergent instructeur chargé d'une escouade de recrues empotées. Nous avons du travail à faire pour cette leçon et je ne vais pas perdre du temps à attendre les pieds nickelés qui ont oublié d'apporter leurs affaires de géométrie. Et lorsque le silence régnait enfin, il baissait le volume de sa voix de stentor pour moduler plus doucement : Bien ! Maintenant, peut-être, pouvons-nous continuer la leçon. »

Mais ce mercredi matin-là, l'emploi du temps habituel se trouva modifié car M. Wilkinson était absent lorsque les élèves regagnèrent leur classe après la récréation. Ceci étant, le brouhaha dura plus longtemps que d'habitude, mais finalement les garçons se calmèrent et attendirent l'arrivée de leur professeur.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Briggs, un garçon de onze ans, à l'allure désordonnée, dont le panais de la chemise était sorti et les lacets défaits. Wilkie est à la traîne ? C'est du jamais vu !

Morisson, un garçon robuste aux épaules larges, fit de son mieux pour imiter le crépitement d'un haut-parleur de gare, et lança :

- Votre attention, s'il vous plaît ! Ceci est une annonce spéciale. Nous nous excusons auprès de nos clients pour l'arrivée tardive de M. L. P. Wilkinson dans la classe de la 3<sup>ème</sup> Division prévue à onze heures cinq précises. Il pourrait avoir déraillé, ou s'être perdu dans le brouillard !

- Espérons qu'on ne pourra pas le retrouver, déclara Atkinson, un garçon blond et fébrile. Avec un peu de chance, nous aurons quartier libre. Cela n'aurait pas pu arriver à un meilleur moment. N'oubliez pas qu'il avait prévu de nous donner une nouvelle interro de maths aujourd'hui ! »

Dans la classe, des frissons d'épouvante imaginaire firent écho à ce rappel glaçant. La dernière interrogation écrite de mathématiques avait été l'occasion d'une révision du programme étudié pendant tout le mois précédent : les résultats avaient été désastreux et M. Wilkinson avait menacé de sanctions terribles et de retenues éternelles tous ceux qui n'auraient pas la moyenne la prochaine fois.

Mais M. Wilkinson allait-il venir en classe ce matin, ou pas ? C'était une question d'une importance capitale ! C'est à cet instant que la porte s'ouvrit en grand et que Bennett, un garçon de onze ans au regard vif, surgit dans la classe, comme éjecté d'une catapulte.

« Hé, écoutez, vous tous ! Flash spécial d'information ! cria-t-il avec excitation. Wilkie ne viendra pas. Il est malade. Il est couché !

Le flash d'information fut accueilli avec un mélange d'espoir, de joie et d'incrédulité. Par le passé, ils avaient déjà entendu la diffusion de tant de bulletins d'information spéciaux émis par Bennett qu'ils hésitaient à les croire sans réserve.

- Comment le sais-tu ? demanda Briggs. Je parie que tu viens de l'inventer.

- Non, pas du tout. Je l'ai entendu de la bouche de Mme Smith quand je suis allé à l'infirmerie chercher mon remède contre la toux. Il est au lit et il m'a transmis un message pour la 3<sup>ème</sup> Division. Je dois vous annoncer que nous devons continuer à réviser pour une prochaine interro à son retour.

- Qu'est-ce qu'il a ? demanda Rumbelow.

- Je ne sais pas. Ça pourrait être n'importe quoi. La rougeole, la peste noire, des engelures – au choix. Il doit probablement toutes les avoir en même temps !

- Ah, mais combien de temps il va rester malade ? considéra Martin-Jones. S'il revient, disons, la semaine prochaine, nous n'aurons pas beaucoup progressé.

- Peu importe la semaine prochaine. Nous avons quartier libre ce matin, alors nous pourrions aussi bien en profiter ! »

Les conseils enjoués de Morisson reçurent une approbation générale et, sans se soucier des instructions de M. Wilkinson pour réviser leurs leçons, la 3<sup>ème</sup> Division se résolut à mettre à profit cette interruption inattendue de l'emploi du temps.

Martin-Jones et Rumbelow entamèrent une partie de morpion au verso d'un cahier et Briggs et Morisson entreprirent de sélectionner l'équipe de football mondiale qui jouerait contre Mars dans les premières années du vingt-et-unième siècle.

Quant à Bromwich, il esqua sur son bloc-notes quelques dessins de M. Wilkinson cloué au lit, où figurait sur la table de chevet un énorme flacon de médicaments ainsi qu'une paire de béquilles auprès de son lit pour le jour où l'invalidé se sentirait assez rétabli pour poser un pied par terre.

Ceux qui n'envisageaient rien de mieux à faire s'investirent dans des tirs à l'élastique de boulettes de papier mâché contre quiconque était positionné sur la ligne de feu.

Assis au fond de la salle se trouvait Mortimer, un élève blond qui portait des lunettes, et qui était le fidèle complice de Bennett, bien que son caractère soit aussi différent de celui de son ami que le jour et la nuit.

Alors que Bennett était du genre impulsif, Mortimer était plutôt du genre prudent ; là où Bennett était toujours prêt à prendre les devants, il n'était pas question pour Mortimer de se projeter sur le front. Et de fait, il y avait eu de nombreuses fois où le naturel timoré de Mortimer s'était effrayé des plans hasardeux de Bennett, toujours soucieux de briser la monotonie quotidienne de l'internat.

Mortimer avait une imagination débordante et passait une grande partie de son temps à rêver tout éveillé durant des heures, perdu dans un monde fantastique où il se voyait en héros d'aventures improbables dont, dans la réalité, il se serait vite carapaté comme un lapin pris dans les phares d'une voiture.

A présent, il était assis tranquillement à son pupitre, tentant d'esquiver les boulettes de papier mâché qui volaient autour de ses oreilles et se demandant s'il aimerait mieux participer dans ses rêves à une course transatlantique sur un navire de plaisance ou diriger l'orchestre d'un opéra à Glyndebourne (\*). Il opta pour la course de yachts. Et c'est à ce moment précis que Bennett vint s'asseoir à ses côtés.

« Hé, Morty, c'est vraiment une chance que Mme Smith m'ait transmis ce message de Wilkie, lança-t-il. Sans ça, on n'aurait jamais su qu'il avait toujours l'intention de nous coller son interro.

Il jeta un coup d'œil autour de la classe, observant le comportement insouciant des joueurs de morpion, des gribouilleurs, des sélectionneurs d'équipes de football et des lanceurs de boulettes.

- Tout a l'air de rouler comme sur des roulettes pour nos camarades qui passent la leçon à bien rigoler, mais ils ne pourront jamais s'en tirer quand Wilkie reviendra.

Mortimer acquiesça, abandonnant son monde de rêves, non sans avoir confié la barre à un autre navigateur confirmé avant de redescendre sur terre.

- Tu as raison, Ben, dit-il. Comme il nous donne autant de temps pour réviser, il doit se dire qu'à son retour nous aurons au moins quatre-vingt-dix pour cent de bonnes réponses à la prochaine interro. Il soupira et secoua sa tête. Personne sur terre n'en aura jamais autant aux tests de maths de Wilkie. Pas même le père Einstein !

- Le père qui ? s'enquit Bennett.

- Einstein. C'était un mathématicien célèbre qui a inventé quelque chose qui s'appelle la Théorie du trucmuche, comment c'est déjà ?

- Qui s'appelle comment ?

Mortimer tenta de se rafraîchir la mémoire.

- C'était un truc du genre la Théorie de la Relation.

Bennett se sentit dépassé.

-----

(\*) Glyndebourne House est une demeure anglaise où depuis 1934 se tient chaque année un célèbre festival d'opéra. Cette demeure se trouve près de Lewes dans l'East Sussex / NDT.



- De la Relation ? Tu veux dire les tantes et les oncles ou les parents, un truc comme ça ?

- Non, pas ce genre de relation, l'autre genre !

- Je ne savais pas qu'il y en avait d'une autre sorte.

Mortimer avait perdu pied, lui aussi, mais il ne voulait pas se l'admettre. Il retira une boulette perdue qui venait d'atterrir derrière son oreille et dit : Eh bien, il se trouve que je feuilletais une encyclopédie à la bibliothèque l'autre jour et il y avait cet article sur la relation. Je ne l'ai pas lu en entier parce que je ne pouvais pas le comprendre, mais on y disait que c'était super important et que le vieil Einstein avait résolu le problème et que la réponse était  $E = mc^2$ .

Bennett avait l'air plus perdu que jamais.

- Mais, bon sang, qu'est-ce que ça veut dire ?

Mortimer haussa les épaules.

- Oh, je n'en sais rien. C'est juste la réponse au problème.

- Quel problème ?

- La théorie du machin-bidule d'Einstein. Je te parie qu'il n'y en a pas beaucoup qui le savent.

- Tu es maboule ! grogna Bennett. Quel rapport ça peut avoir avec l'interro de maths de Wilkie ?

- C'est pourtant évident, reprit Mortimer, avec hauteur. Suppose, disons, par exemple, que Wilkie demande : 'Quelle est la réponse à la célèbre théorie d'Einstein ?' il suffirait de mettre simplement ' $E = mc^2$ ' et tu obtiendrais à cent pour cent, la meilleure note. »

Cela ne les menait nulle part, songea Bennett. Un bien meilleur moyen de se ménager les bonnes grâces de M. Wilkinson serait de lui témoigner leur sympathie sur son état de sa santé.

« Nous pourrions lui envoyer une carte de prompt rétablissement signée par tout le monde dans la classe qui dirait combien il nous manque et que nous espérons qu'il se portera mieux très bientôt.

- Tu exagères, souligna Mortimer. Plus il reste malade, et mieux c'est !

- Oui, mais ça, on ne pourrait jamais le mettre sur une carte de vœux, quoi qu'on pense, soutint Bennett. Mais si on lui offrait un bouquet de fleurs ou une plante en pot ou quelque chose dans ce genre, ça nous mettrait dans ses petits papiers quand il reviendra.

Mortimer fit la moue.

- Je préférerais que Wilkie les garde ses petits papiers, si tu veux mon avis...

Bennett se leva et tapota sur le bureau pour réclamer l'attention.

- Hé, taisez-vous et écoutez-moi, tous ceux qui n'ont pas des passoirs à la place des oreilles (\*), commença-t-il. Morty et moi on a élaboré un plan pour se mettre notre vieux prof dans la poche. Nous allons lui envoyer une carte de prompt rétablissement et une plante en pot. Toutes les contributions doivent être remises à l'honorable Secrétaire, C. E. J. Mortimer, d'ici demain.

-----

(\*) 'you cloth-eared lot' dans la VO, soit mot à mot « vous, bande d'oreilles en tissu ». Avoir des oreilles en tissu, c'est être sourd en anglais. Le choix a été fait d'adapter le texte d'origine / NDT.

La proposition fut accueillie avec des sentiments mitigés.

« Il faudrait plus qu'un pot de fleurs pour radoucir Wilkie, affirma Atkinson. Même si on le frappait sur la tête avec !

- Oui, mais cela ne coûterait pas grand-chose, souligna Briggs. Nous pourrions tous la signer et écrire des messages dessus, du genre '*Nous pensons bien à vous, allongé dans votre lit. Ne vous levez surtout pas trop tôt !*'

- Ou que diriez-vous de '*Nous avons profité de notre temps libre pour bien réviser pour l'interro écrite*', suggéra Martin-Jones, qui avait fini par se lasser du jeu de morpion et qui était en train de dessiner un éléphant sautant d'un avion en parachute.

- Je sais ce que je vais mettre, annonça Mortimer. Je vais juste écrire '*E = mc<sup>2</sup>*'. Cela lui montrera que j'ai fait beaucoup de recherches et que je n'ai pas perdu mon temps. »

Le plan de Bennett fut approuvé.

Il fut convenu que même si rien de bon n'en sortait, au moins celui-ci ne pouvait pas leur porter préjudice, contrairement à la plupart des plans que Bennett avait proposés par le passé.

Avec une contribution minimum de 20 pence par élève (et aucun d'entre eux ne se montra partisan d'une participation supérieure à ce minimum) la somme de 3,40 £ serait versée par les dix-sept élèves de la 3<sup>ème</sup> Division qui s'engagèrent pour le Fonds Wilkinson (Carte-de-Prompt-Rétablissement-&-Plante-en-Pot), géré par J.C.T. Bennett, administrateur et C.E.J. Mortimer, trésorier.

« Je vais demander la permission à M. Carter de descendre au village samedi ! déclara Bennett, ce soir-là dans le dortoir n°4. Je sais qu'ils vendent des cartes de vœux, alors ils sont sûrement obligés de vendre des pots de fleurs pour aller avec.

- Je ferais mieux de venir avec toi, proposa Mortimer. Après tout, je suis responsable de la trésorerie - si tout le monde a contribué d'ici là. Sinon, nous devons emprunter de l'argent à M. Carter ou à l'un des autres profs.

- Pourquoi ne pas demander à Wilkie ? suggéra Atkinson. Il devrait être prêt à déboursier, en voyant que tout ça c'est pour son bien.

Des grognements railleurs se firent entendre en réponse à cette stupide suggestion, et Briggs dit :

- Tu dérailles ! On ne peut pas demander à Wilkie qu'il paye pour son propre fonds de rétablissement.

- Peut-être pas, concéda Atkinson. Je pensais juste qu'on ne peut attendre les retardataires. Si jamais il revient à l'école avant que nous lui ayons donné son pot de fleurs, tout le projet tombe à l'eau ! »

Mais tout se passa pour le mieux.

Les contributions avaient bien toutes tinté au fond de la boîte de caramel vide du trésorier quand arriva le samedi matin, et une enquête auprès de Mme Smith révéla que l'invalidé n'avait pas encore retrouvé son habituelle bonne santé ni son entrain.

Il espérait être de retour dès le lundi matin.

## CHAPITRE II

### Une plante en pot

Il aurait été exagéré de dépeindre l'épicerie-bazar-poste auxiliaire comme un supermarché moderne. Il est vrai qu'on y trouvait une trancheuse manuelle pour la découpe du jambon, ainsi qu'un congélateur - un peu tiède - mais on n'y voyait guère de lecteur électronique de code-barres, comme il y en avait au centre commercial du bourg de Dunhambury, à quelques huit kilomètres de là, plus à l'ouest. Pourtant, le Magasin Général de Linbury offrait à sa clientèle rurale de nombreux articles qui auraient pu s'avérer bien difficiles à dénicher dans les magasins opulents de Dunhambury. On pouvait y acheter de la paraffine, des chaussettes tricotées maison, des pansements de sparadrap, des pièges à rats et une substance nauséabonde pour traiter les moutons atteints de la douve du foie.

Bien entendu, on y assurait également les besoins habituels et quotidiens de la clientèle : des cartes de vœux fort colorées étaient présentées à côté de la porte d'entrée et une sélection de plantes en pot était exposée sur une étagère au fond de la boutique.

C'étaient ces deux derniers articles que Bennett et Mortimer avaient à l'esprit quand ils arrivèrent au Magasin Général le samedi après-midi.

« Pas le temps de traîner ; nous devons être de retour à l'heure du goûter, dit Bennett alors qu'ils se frayaient un chemin à l'intérieur. Tu restes ici pour choisir une carte et moi, je file voir le rayon des plantes en pots.

- Oui, d'accord, seulement... Mortimer avait l'air inquiet. Il avait une décision importante à prendre et il était soucieux de faire le meilleur choix possible.

- Simplement quoi ? s'enquit Bennett avec impatience.

- Eh bien, comment saurai-je quelle carte choisir ?

Bennett haussa les épaules.

- Cela n'a pas beaucoup d'importance. C'est seulement pour Wilkie. Prends celle qui te plaît !

Et disant cela, Bennett se précipita à l'autre bout du magasin, laissant Mortimer quelque peu perplexe sur la manière de s'y prendre.

Il y avait une variété ahurissante de cartes sur les présentoirs, nombre d'entre elles ne correspondaient pas à l'objectif qu'ils avaient en tête. Il lui faudrait observer chacune attentivement s'il voulait faire le bon choix.

C'était absurde de la part de Bennett de dire que ça n'avait pas d'importance. Bien sûr que si, ça en avait ! M. Wilkinson avait droit à une carte exprimant les souhaits ardents de la 3<sup>ème</sup> Division en soutien de son prompt rétablissement. Mortimer n'eut bientôt plus que l'embarras du choix.

Il y avait des cartes qui montraient des garçons aux taches de rousseur arborant des cannes à pêche et caressant des labradors (Bonne chance, fiston !), d'autres avec des cloches de mariage (Tous nos meilleurs vœux pour votre futur bonheur !), des cartes d'anniversaire (Joyeux 80<sup>ème</sup> anniversaire, Papi !), et des Bon rétablissement (Je pense toujours bien à vous !).

Il y avait aussi des cartes amusantes sur lesquelles la blague commençait au recto et la chute apparaissait au verso. Mortimer ne put résister aux cartes humoristiques et il passa un bon moment à étudier chacune d'entre elles et à se tordre de rire en lisant ces soi-disant blagues.

Pendant ce temps, Bennett fronçait les sourcils face à la sélection de plantes en pot qui étaient proposées. N'ayant aucune connaissance en horticulture, lui aussi avait l'embarras du choix. Outre le fait que certaines des fleurs étaient roses et d'autres étaient blanches, pour lui toutes les plantes se ressemblaient beaucoup.

Il fronçait encore les sourcils en réfléchissant quand il entendit, derrière lui, une voix féminine très aiguë qui se plaignait du prix des biscuits pour chiens.

Bennett connaissait cette voix...

Miss Thorpe de la Villa des Chênes avait l'habitude de parler sur le ton excité d'un perroquet qui réclame une noix.

« Bonjour, Miss Thorpe, fit-il poliment.

- Bonjour, Bonjour ! roucoula Miss Thorpe, tout en replaçant les biscuits pour chiens sur l'étagère et souriant à Bennett. Que faites-vous dans le village ? Pourquoi n'êtes-vous donc pas au collège à cette heure de l'après-midi ?

- C'est samedi, expliqua Bennett. Nous sommes autorisés à sortir après le déjeuner.

- Oui bien sûr. Suis-je sotté ! Je devrais le savoir !

Miss Thorpe était une petite dame vive, qui faisait penser à un oiseau. Du fait de son engagement dans la vie sociale de la communauté, elle jouait un rôle prépondérant, organisant des vide-greniers et mettant la pression sur le conseil du district afin d'obtenir pour le village l'organisation d'un système de récupération des bouteilles vides et la mise en place de poubelles. Bennett et Mortimer la connaissaient bien, pour avoir été impliqué (parfois avec des résultats désastreux) dans plusieurs de ses activités locales.

- Je dois acheter une plante et je ne sais pas laquelle prendre, expliqua Bennett. Je me demande si vous pourriez m'aider.

La demande était inhabituelle.

- Je ne savais pas que tu tenais à faire du jardinage, a-t-elle répondu.

- Oh, ce n'est pas pour moi, s'empressa d'assurer le garçon. C'est pour M. Wilkinson, l'un de nos professeurs. Il ne va pas très bien et nous voulons quelque chose pour le radoucir quand il ira mieux.

- Le radoucir ?

- Disons, pour le mettre de bonne humeur. Vous voyez, il nous a fait passer un test de mathématiques et comme nous avons tous eu des notes plutôt faibles, ça lui a fait sauter un fusible.

- Comment ça ?

- Il s'est mis en colère et il a l'intention de nous en donner un autre. Alors on a pensé que si on lui offrait un beau cadeau, quand il reviendra en classe, il ne pourrait pas nous refaire le coup et redémarrer au quart de tour, n'est-ce pas ?

Sa réponse choqua Miss Thorpe. A son avis, offrir des fleurs à quelqu'un qui avait été malade devait être un acte de bienveillance et en aucun cas une police d'assurance contre une éventuelle colère. Pour autant, elle jeta un coup d'œil sur les plantes qui étaient proposées à la vente et s'écria :

- Je ne voudrais pas vous faire gaspiller votre argent pour aucune d'entre elles. Elles sont beaucoup trop chères.

- Mais nous devons lui offrir *quelque chose*, persista Bennett. Nous nous sommes mis d'accord. Et Mortimer est en train de choisir une carte de vœux pour l'accompagner.

Miss Thorpe hocha la tête, comme une mésange bleue qui inspecte une noix. Puis elle dit :

- J'ai exactement ce qu'il vous faut dans mon jardin... un Connecticut royal.



Bennett eut l'air interloqué.

- Qu'est-ce que c'est ?

- C'est une très belle plante quand elle est en fleurs. C'est un lys : nous en avons planté une rangée entière et nous allons les mettre en pot très bientôt. Et je vous propose d'en prendre un pour ...euh...M. Wilkinson. Je suis sûre qu'il en sera ravi.

- Merci beaucoup, déclara Bennett. Seulement nous devons être de retour au collège pour cinq heures, alors est-ce que nous pourrions venir le chercher dès maintenant, s'il vous plaît ?

- Il faut battre le fer quand il est chaud, gazouilla-t-elle. Je ne peux pas venir avec vous, j'en ai peur. Dans deux minutes, je dois assister à une réunion qui a lieu à la salle des fêtes. Mais vous pouvez vous servir ! Le Lys du Connecticut, n'oubliez pas. Vous les trouverez dans le parterre de fleurs à gauche de la grange. Vous ne pouvez pas les rater.

- Oui, mais..., commença Bennett.

Déjà Miss Thorpe, qui venait de régler ses achats, se précipitait hors de la boutique sans même jeter un regard derrière elle.

Bennett connaissait bien la villa des chênes avec sa petite grange au fond du jardin. Sans doute pourrait-il trouver le parterre de fleurs sur la gauche, mais comment allait-il pouvoir identifier le lys ? (Comment il s'appelait déjà ? Son nom botanique lui était sorti de la tête.)

Il devait rattraper Miss Thorpe et lui demander des précisions. Avec cette intention à l'esprit, il s'empressa de rebrousser chemin dans le magasin et déboula face à Mortimer qui se tenait devant le présentoir des cartes de vœux, ce qui l'empêcha de sortir.

« Dis voir, Ben, il y a une blague terriblement drôle sur celle-ci, commença Mortimer, mais Bennett coupa court.

- Je ne peux pas m'arrêter ! Je dois la rattraper avant qu'elle n'aille à sa réunion.

- Eh ! mais qui ? pourquoi ? Quelle réunion ? interpella Mortimer, qui n'était pas au courant des tout récents développements.

- Peu importe ! Paye juste ta carte et suis-moi !

- Mais je n'ai pas encore décidé laquelle acheter, fit Mortimer hésitant. Je ne suis pas sûr que des cartes comiques seraient adaptées pour Wilkie, poursuivit-il en remplaçant les cartes qu'il tenait à la main et en en saisissant plusieurs autres au hasard, mais il y en a une ou deux autres que j'ai vues qui pourraient être...

- Oh, pour l'amour du ciel ! coupa Bennett avec impatience. Ça n'a guère d'importance, c'est seulement pour Wilkie. Prends n'importe quelle vieille carte et suis-moi, sinon nous ne la rattraperons jamais ! »

En disant cela, Bennett se précipita hors du magasin à la poursuite de son objectif et prit la direction de la salle des fêtes.

Mortimer, ne sachant pas quoi faire, se retrouva avec une sélection de cartes assorties en main. Énervé et légèrement déconcerté, il les entassa toutes sauf une sur le présentoir, se hâta d'aller régler son achat sans même jeter un coup d'œil à la carte qu'il avait prise et qu'il tendit d'un geste brusque à la jeune femme de la caisse.

Elle prit son argent, glissa la carte dans une enveloppe et la lui rendit.

Mortimer marmonna un remerciement, empocha son achat en oubliant de prendre sa monnaie, et se précipita à son tour hors du magasin pour retrouver Bennett.

Sur le moment, il ne vit aucun signe de lui nulle part. La stupéfaction de Mortimer ne fit que croître. Où donc Bennett avait-il filé ? Qui était-cette personne qu'il essayait de rattraper ?

Mais quelques instants plus tard, son ami réapparut, qui revenait en courant de la salle municipale.

- Mauvaise nouvelle. Il y a une réunion en cours et ils n'ont pas voulu me laisser entrer, annonça-t-il.

Un brouillard de perplexité s'épaissit sur Mortimer.

- C'est quoi, cet événement ? C'est où et c'est qui qui ne veut pas te laisser entrer ?

- La salle des fêtes. J'essayais de rattraper Miss Thorpe.

- Pourquoi donc ? Je pensais que tu allais acheter une plante en pot pour...

- Tout a changé, l'interrompit Bennett. Elle m'a dit de ne pas en acheter une parce qu'elle en a de bien meilleures dans son jardin et nous pouvons nous servir nous-mêmes, gratuitement.

- Oh je vois ! »

Enfin satisfait, Mortimer emboîta le pas de Bennett et ils se rendirent à la villa des chênes à la périphérie du village. Bennett cessa de se préoccuper de l'identification du lys Royal du Connecticut de Miss Thorpe. Après tout, ce n'était que pour Wilkie qui, de toute façon, ne connaissait probablement pas grand-chose aux lys, lui non plus. N'importe quel type de lys ferait sûrement l'affaire !

Les garçons atteignirent la villa des chênes au bout de quelques minutes. Ils s'introduirent par la porte du jardin et se rendirent jusqu'aux parterres de fleurs attenants à la grange.

C'est à cet instant que le problème se présenta ! Ils avaient sous les yeux des rangées de plantes récemment mises en terre. Toutes avaient des feuilles, certaines avaient des bourgeons mais aucune n'était encore en fleurs.

Alors lesquels pouvaient bien être les lys ? Aux yeux inexpérimentés de Bennett, toutes les plantes se ressemblaient et il ne voyait rien qui permette de les distinguer entre elles.

« Il ne nous reste plus qu'à choisir en espérant que ce sera la bonne, déclara-t-il quand l'inspection des parterres n'eut suscité aucune inspiration. C'est peut-être dans cette rangée. On dirait des lys, pas vrai ?

- Oui, forcément, déclara Mortimer qui était soucieux de ne pas gaspiller trop de temps, au cas où ils seraient en retard pour le goûter. Je pense que tu aurais dû acheter une plante au magasin et supporter la dépense. Au moins tu aurais su si tu avais pris la bonne.

Bennett ignora la remarque. Il s'agenouilla et déterra avec ses doigts la racine de ce qui pouvait être un lys Royal du Connecticut et, avec précaution, il souleva la plante hors du sol.

- Tu es fou ! ronchonna Mortimer. Je n'ai même pas de pot pour la mettre, alors comment vas-tu faire pour la rapporter au collègue avec toute cette boue et tous ces machins autour des racines ?

- Je vais trouver quelque chose, marmonna Bennett avant de tourner dans le jardin à la recherche d'un récipient adapté.

Mais il ne trouva nulle part de pots de fleurs et dut élargir sa recherche, pour finalement aboutir à la poubelle placée à côté de la porte arrière. Il souleva le couvercle de la poubelle. A l'intérieur, au milieu d'un assortiment répugnant de feuilles de thé, d'arêtes de poisson, de coquilles d'œufs et de boîtes de nourriture pour chiens, il trouva un bocal en verre, fêlé et non lavé. Il faudrait le laver, se dit-il, et gratter l'étiquette, mais pour le moment ce pot répondait à son objectif. Triomphant, il rapporta le récipient jusqu'au parterre de fleurs, le remplit de terre et y planta énergiquement la plante.

- Voilà, Morty. Qu'est-ce que tu en penses ? s'exclama-t-il.

Mortimer haussa les épaules.

- Ce n'est pas ce que j'aurais choisi pour mettre quelqu'un de bonne humeur, mais on s'en contentera pour le moment. Je crois bien que nous trouverons un meilleur pot quand nous serons de retour. Il jeta un coup d'œil à sa montre et la surprise lui fit hausser les sourcils.

- Hé, il est près de cinq heures moins le quart. Nous devrions être de retour au collège maintenant. Commence à courir, au nom du ciel, ou nous serons en retard pour le goûter ! »

Quand ils arrivèrent au collège, juste avant que la cloche ne sonne l'heure du goûter, Briggs les attendait.

- Petit changement de programme. Il nous faut avancer et en vitesse la livraison du pot de fleurs pour Wilkie, fit-il en les saluant, tandis que les deux garçons, essoufflés par la course, haletaient dans la salle commune.

- Pourquoi, que s'est-il passé ?

- Wilkie va mieux. Il est descendu et il est allé à la salle du personnel. Je l'ai vu. »

C'était un sérieux revers. Sur la foi d'informations glanées auprès de Mme Smith, ils avaient supposé que M. Wilkinson serait de retour au collège le lundi matin, débordant d'une insolente santé et tout disposé à soumettre la 3<sup>ème</sup> Division à un stupéfiant test de mathématiques. Dans leur esprit, ils avaient même imaginé la scène : l'entrée dans la salle de classe de leur professeur toujours acerbe, renfrogné et désapprouvateur. Alors qu'il aurait été sur le point d'annoncer le devoir de maths tant redouté, son œil se serait posé sur une fleur parfumée épanouie présentée dans un pot sur son bureau. A côté de la plante serait disposée une carte de vœux de bon goût, signée par ses élèves et lui souhaitant la bienvenue et une bonne reprise de ses obligations. À ce stade (toujours dans leur esprit) le visage empreint de sévérité de M. Wilkinson se serait transformé. En respirant le parfum des fleurs et en parcourant les messages bienveillants, il aurait réalisé qu'il avait mal jugé ses élèves. Ils n'étaient pas les bons à rien paresseux qu'il s'était figuré, mais des érudits enthousiastes simplement désireux de manifester leur attachement à leur professeur principal bien-aimé. Aussitôt, ses sourcils froncés se décrispèrent et un sourire compréhensif s'ébaucherait sur ses lèvres.

« Je vais annuler le devoir de maths », dirait-il d'un ton aimable. L'adoucissement du cher Wilkie serait à son comble. C'est ainsi que s'était ébauché le scénario optimiste de leur imagination. Mais le changement de situation avait mis du sable dans l'engrenage bien huilé de leur projet.

- Nous ne pouvons pas attendre jusqu'à lundi pour la lui donner, expliqua Bennett. Il faut que ce soit pour aujourd'hui, dès que nous le verrons, sinon tout le plan tombe à l'eau. On ne peut pas brusquement lui souhaiter un « bon retour » s'il est déjà de retour pendant tout le week-end.

À cet instant, la tête d'Atkinson apparut dans l'entrebâillement de la porte avec un flash de dernière minute.

- Wilkie est de surveillance pour le goûter, annonça-t-il. M. Carter a dit qu'il sera là pour le goûter d'aujourd'hui puisqu'il a manqué son tour quand il était malade.

A présent, la cloche pour marquer le goûter avait déjà sonné et si M. Wilkinson devait recevoir la plante qu'on avait l'intention de lui présenter au réfectoire, il n'y avait pas une minute à perdre.

- Nous l'apporterons au goûter et la lui remettrons tout de suite, décida Bennett.

- Et qu'est-ce qu'on fait de sa carte de bon rétablissement ? s'écria Mortimer en agitant l'enveloppe comme s'il s'agissait d'un signal de détresse.

- Nous devons la faire signer par tout le monde avec des petits messages joyeux.

- On n'a plus le temps pour ça à présent !

Bennett arracha l'enveloppe des mains de Mortimer, emprunta un stylo à bille à Briggs et écrivit sur le recto : 'À M. Wilkinson avec les meilleurs vœux de tous les élèves de la 3<sup>ème</sup> Division'.

Tous les autres élèves du collège s'étaient déjà rendus au réfectoire et attendaient l'arrivée du responsable de service. En toute hâte, le comité de présentation leur emboîta le pas.

Alors qu'il se tenait devant sa place à la table de la 3<sup>ème</sup> Division, un doute préoccupant s'empara de Mortimer. Il avait tenu toute une poignée de cartes de vœux lorsque Bennett était venu écouter sa sélection paisible. Donc laquelle avait-il réellement acheté ? En toute bonne foi, il ne pouvait pas s'en rappeler.

Un instant plus tard, M. Wilkinson arriva pour superviser le goûter. Lorsque le bénédicité eut été récité, les garçons prirent place, et Bennett se leva pour se diriger jusqu'à la table des professeurs.

Il déposa ses cadeaux, la plante et l'enveloppe, devant le professeur, en disant : « Ça, c'est pour vous, m'sieur ! » et il retourna à la table de la 3<sup>ème</sup> Division. Bien qu'à de nombreux égards M. Wilkinson soit un homme bienveillant, il n'avait jamais compris la manière dont l'esprit de ses élèves pouvait cogiter. À ses yeux, leur façon de s'exprimer était tout aussi parfaitement incohérente que leur façon d'agir.

En outre, il se méfiait de leurs motivations et il était toujours sur ses gardes au cas où ses élèves auraient tenté de le manipuler ou d'en faire la cible d'une blague. M. Wilkinson n'aimait pas les blagues. Tout ce qui pouvait ressembler à une bouffonnerie suscitait instantanément sa colère.

Il inspecta le cadeau que Bennett avait placé devant lui et ses sourcils se froncèrent de suspicion. Dans un pot non lavé, avec une étiquette collante marquée 'Beurre de Cacahuète Cèsibon', se dressait un pied de rhubarbe. Or M. Wilkinson abhorrait le beurre de cacahuète et ne supportait pas la rhubarbe, même cuite. Il était déconcerté. Qu'est-ce que cela signifiait ? Il y avait une enveloppe à côté du pot, sur laquelle était inscrit, 'À M. Wilkinson, avec les meilleurs vœux de tous les élèves de la 3<sup>ème</sup> Division'. Méfiant, il ouvrit l'enveloppe et en sortit une image aux couleurs criardes, celle d'un octogénaire à moustaches blanches. Le message disait 'Joyeux 80ème Anniversaire, Papi !'

C'était donc bel et bien une bouffonnerie ! Et des plus impertinentes, qui plus est ! Très bien, dans ce cas ! Il leur montrerait qu'il n'était pas le genre d'homme à être ainsi traité à la légère. La blague se retournerait contre les coupables. M. Wilkinson écarta les cadeaux et ne dit rien, pendant tout le goûter ou même après. Mais le lundi, lorsqu'il arriva en classe, la carte offensante à la main, il n'était pas d'humeur amicale.

« J'avais l'intention, commença-t-il, de...euh...célébrer mon retour au collège en reportant l'interrogation écrite de mathématiques à plus tard dans le courant du trimestre et en consacrant cette leçon à la lecture d'un récit des plus intéressants et des plus captivants sur l'expédition polaire d'un célèbre explorateur. Cependant, il semble que vous considériez que mes efforts pour éclairer vos esprits ne valent pas plus qu'une branche de rhubarbe dans un pot de beurre de cacahuète malodorant, sans parler de cette carte des plus insultantes avec une référence désobligeante à mon âge. Puisqu'il en est ainsi, j'annule donc l'expédition polaire et nous allons faire le devoir de mathématiques à la place. Briggs, distribuez les formulaires ! »

Voilà comment se soldait le projet de se ménager les bonnes grâces de Wilkie !

Malheureux, Bennett soupira en parcourant des yeux les questions du devoir de mathématiques. Ce n'était pas de sa faute : comment aurait-on pu attendre de lui qu'il connaisse la différence entre un lys Royal du Connecticut et une toute jeune pousse de rhubarbe ?

Assis à ses côtés, Mortimer fronça les sourcils de désespoir en découvrant la difficulté des problèmes. À ce tarif-là, même ce fameux Einstein aurait eu du mal à décrocher les bonnes réponses, songea-t-il.

$E = mc^2$  n'allait pas être d'un grand secours à un moment comme celui-ci !

\*\*\*

## CHAPITRE III

### Le Chasseur de Blaireau

Tous les élèves admirent à l'unisson que le projet d'égayer le retour de M. Wilkinson au collège avait été un désastre. De même qu'ils s'accordèrent sur celui à qui en revenait la faute.

« Il n'y avait qu'un ahuri à tête d'épingle, comme Bennett pour imaginer un stratagème aussi creux, grommela Briggs quand ils se dispersèrent à la fin du devoir de maths.

- Faites confiance à Bennett et à Mortimer, les experts en fiasco. (\*)

- Vous avez dit que c'était une bonne idée quand je vous l'ai proposée, se défendit Bennett. De toute façon, ce n'est pas de ma faute si Miss Thorpe n'a pas étiqueté ses plantes. Comment pouvais-je savoir que c'était de la rhubarbe ?

- Dommage qu'elle n'ait pas mis de la crème anglaise dessus, déclara Martin-Jones. Ça t'aurait donné un indice !

- Oui, et qu'en est-il de nos contributions ? demanda Bromwich. Ce sacré Morty se prend pour un gros dépensier, en jetant notre argent par la fenêtre.

- Je ne l'ai pas gaspillé, se défendit Mortimer en fronçant les sourcils. J'ai juste oublié de ramasser la monnaie. J'étais perturbé, vous savez, j'essayais de rattraper Bennett et je ne me rappelais plus que j'avais pris la carte avec le vieux bonhomme dessus.

Rumbelow se pencha et ramassa la carte de vœux que M. Wilkinson avait déchirée en deux dans un geste de dégoût et qu'il avait jetée dans la corbeille à papier, à la fin de la leçon.

- Tout de même, on voit bien que Wilkie n'a pas tort, affirma-t-il. On sait qu'il est plutôt vieux, mais je ne crois pas qu'il soit un octo... euh... octo... quel est le mot ?

- Octopode ? suggéra Atkinson.

- Octogénaire, corrigea Briggs avec un sourire supérieur.

La réputation des coupables demeura au plus bas, et quelques jours plus tard, quand les garçons furent autorisés à sortir seuls, aucun élève ne rechercha la compagnie de Bennett ou de Mortimer pour la promenade obligée du dimanche après-midi.

Le Dimanche, tous les garçons devaient arpenter le chemin qui traversait les terres de la ferme d'Arrowsmith jusqu'aux sentiers des South Downs (\*\*), en groupes de deux, de trois ou plus. Tous, exceptés les plus jeunes élèves du collège qui étaient toujours accompagnés d'un professeur.

-----  
(\* ) *'Trust Jennings and Darbishire to make a dog's dinner of it'* Soit mot à mot 'faites confiance à B et M pour en faire un dîner de chien', une tournure idiomatique qu'il fallait adapter / NDT.

(\*\* ) *'South Downs'* Il s'agit de l'un des massifs calcaires du Sud de l'Angleterre dans une région relativement peu peuplée (bien que le littoral, au sud, ne soit qu'une succession ininterrompue de stations balnéaires) : qui est traversée par un chemin central de grande randonnée, connecté à plusieurs chemins de traverse. Elle se trouve donc fort appréciée des randonneurs / NDT.

Après avoir déambulé au milieu des buissons d'ajoncs pendant une heure environ, ils rebroussaient chemin jusqu'au collège où ils étaient tenus de se présenter au professeur de service afin de confirmer leur retour sains et saufs.

De l'avis des garçons, cette marche obligatoire était une forme d'exercice passablement ennuyeuse dont il valait mieux - si possible - se dispenser. Il y avait en effet une combine pour se soustraire à la marche officielle en prenant un raccourci qui n'était pas autorisé. Il convenait de descendre l'allée principale jusqu'à la porte d'entrée où, dissimulés par un arbre, les petits malins parmi les randonneurs échappaient à la surveillance du responsable.

Ainsi, en s'accroupissant et en tournant immédiatement à gauche, ils pouvaient suivre le mur d'enceinte qui contournait le terrain de jeu et se glisser, ni vus ni connus, par l'accès arrière située à l'extrémité la plus éloignée du périmètre du collège. Là, on trouvait un bosquet et des marécages qui étaient hors d'accès les dimanches après-midi. Ils pouvaient alors passer une heure à explorer d'anciens terriers abandonnés par les blaireaux ou à compter les grenouilles autour du marais, tandis que dans la boue des alentours leurs pas faisaient comme un bruit de succion. Et lorsqu'ils finissaient par se lasser de ces occupations, ils pouvaient toujours renouer avec la coutume séculaire qui consistait à glisser des poignées d'herbe dans le cou de leurs camarades. Ce n'était peut-être pas très divertissant, mais ils y trouvaient la satisfaction d'enfreindre les règles du collège avec la quasi-certitude de ne pas se faire prendre.

Cependant, ce plan n'était jamais suivi quand M. Carter était de service. M. Carter était un professeur sympathique et populaire qui, contrairement à son collègue, M. Wilkinson, avait une profonde compréhension de la façon dont les jeunes esprits semblaient cogiter. C'était un homme à qui les garçons pouvaient s'adresser en cas de soucis car on pouvait toujours compter sur lui pour écouter leurs problèmes d'une oreille attentive. Il n'y avait qu'un seul problème concernant M. Carter : de l'avis des garçons à qui il enseignait, on ne pouvait rien lui cacher. Quel que soit le subterfuge choisi par un jeune délinquant pour tenter de brouiller les pistes, M. Carter parvenait toujours au final à le découvrir.

« Je n'ai pas vraiment envie d'aller me promener, déclara Bennett à Mortimer après le déjeuner du dimanche. Que dirais-tu de faire le mur et d'aller chercher des grenouilles près de l'étang ?

- Tout dépend de qui est de service, répondit Mortimer. On ne peut pas courir ce risque si c'est au tour de M. Carter de nous surveiller.

- Ce n'est pas lui. C'est M. Hind qui est de service cet après-midi.

- Oh alors, ça pourrait se faire, convint Mortimer. »

En effet, Monsieur Hind, le professeur de musique, était un homme jeune, grand et mince, très décontracté et dont le caractère rêveur était peu enclin à observer si l'un d'entre eux ne respectait pas les règles.

Aussi, leur décision prise, Bennett et Mortimer suivirent le cortège de garçons sur l'allée qui menait au portail d'entrée, lambinant derrière leurs camarades afin de laisser le flot de promeneurs rejoindre le chemin de traverse de la ferme d'Arrowsmith.

D'un rapide coup d'œil derrière eux, ils s'assurèrent que M. Hind ne regardait pas, sortirent du couvert de l'arbre qui les dissimulait et entamèrent à pas de loup le trajet jusqu'à l'accès arrière, tout en longeant le muret qui bordait le sentier.

C'était une distance d'environ deux cents mètres et quiconque déambulait en se tenant droit risquait fort d'être repéré depuis le niveau supérieur du terrain de jeu par le professeur de service. En outre, sur la majeure partie de sa longueur, le mur ne se dressait qu'à la hauteur de la taille et à un certain endroit, la maçonnerie s'étant effondrée, il n'offrait plus aucun abri.



« Reste accroupi et garde la tête baissée, exhorta Bennett. On devrait passer au travers si M. Hind reste à sa place et ne traîne pas aux alentours ! »

Tandis qu'ils clopinaient dans une posture accroupie, les genoux pliés, les épaules voûtées et la tête enfoncée sur la poitrine pour ne pas dépasser la hauteur du mur, ils donnaient l'impression d'être deux fêtards empotés d'un dimanche après-midi.

Bientôt, ils atteignirent l'endroit où le mur était tombé, laissant un espace de dix mètres qui n'offrait plus la moindre couverture, excepté pour un lapin.

Là, ils firent une pause pour évaluer les risques.

« Je tente le coup ! » décida Bennett, après avoir jeté un coup d'œil en direction du terrain de jeu qui confirma que M. Hind ne regardait pas dans leur direction. Aussitôt, il franchit la trouée d'un bond puis d'une enjambée suivie d'un saut, il finit par s'accroupir là où le mur pouvait de nouveau lui offrir une protection. Il se retourna et fit signe à Mortimer de l'imiter.

Mais Mortimer n'était pas un athlète. Plutôt que d'essayer de traverser l'intervalle d'un bond, il se baissa et commença à ramper à quatre pattes, le long de l'espace dégagé, le menton à cinq cm du sol. Il traînait les pieds et, à mi-chemin, perdit l'une de ses chaussures : il n'osa pas se redresser pour la remettre, mais réussit à l'atteindre avec son pied resté chaussé et à la traîner derrière lui dans une série de petites poussées et de coups de pied.

C'est de cette façon, qu'il atteignit la sécurité du mur situé de l'autre côté, juste au moment où Miss Thorpe apparut pédalant sur son vélo, circulant en direction de la villa des chênes. Elle fut tellement surprise de voir soudain Mortimer en train de ramper qu'elle vacilla, perdit l'équilibre et dut poser un pied à terre pour éviter de tomber.

« Que diable faites-vous là, les garçons ? demanda-t-elle.

Bennett lui adressa son sourire le plus désarmant.

- Nous allons faire notre promenade du dimanche après-midi.

- Comment ça ! À quatre pattes ?

- Eh bien, pas en règle générale, bien sûr, mais nous voulions explorer l'arrière de l'étang et c'est interdit le dimanche.

- Ma foi ! Ce ne sont pas mes affaires, je suppose. »

Elle remonta sur son vélo et, secouant la tête, repartit en ruminant sur les pitreries de la génération montante.

De la brèche dans le mur jusqu'à la porte arrière, le trajet était plus facile. Mortimer remit sa chaussure et, toujours accroupis mais protégés, ils atteignirent l'entrée arrière de l'enceinte du collège. Il y avait une voiture garée à proximité, mais ils n'y prêtèrent aucune attention. Pendant un moment, ils se divertirent en jouant à cache-cache dans la haie et autour des buissons. Une fois qu'ils s'en lassèrent, ils se mirent à suivre une série de taupinières, espérant voir un tas de terre s'élever soudain au-dessus du niveau du sol mais en vain.

- Elles sont tout de même bizarres, les taupes, lança Mortimer au bout d'un moment. Elles font tous ces monticules et pourtant, aussi longtemps qu'on observe, on n'a jamais l'occasion d'en voir une remonter à la surface.

- C'est parce que tu es là à regarder, répondit Bennett en examinant une parcelle de terre fraîchement retournée. Les taupes savent que tu es là. Elles peuvent t'entendre bouger alors elles s'arrêtent de creuser. Reste complètement immobile et tu verras bien si quelque chose se passe ! »

Ce qui se passa n'eut rien à voir avec les taupes. Au lieu de cela, ils entendirent un craquement dans les broussailles et à une certaine distance la silhouette d'un homme âgé et de grande taille apparut dans leur champ de vision. Il avait ramassé une branche morte et fouillait le sol autour de ses pieds tout en marchant.

L'homme ne cessait de fourrager et il était tellement absorbé qu'il n'avait ni vu, ni entendu les garçons derrière lui.

Bennett et Mortimer échangèrent des regards perplexes.

« Qui c'est ? demanda Mortimer.

- Aucune idée. Ce n'est pas quelqu'un du collège. Je ne l'ai jamais vu auparavant, répondit Bennett.

- Quoi qu'il en soit, il est en infraction : les terrains du collège sont une propriété privée.

- Et alors ? Il ne fait pas de mal juste en se baladant.

- Peut-être pas, mais pourquoi il farfouille avec cette branche ?

- Pour ramasser des marrons ? ou planter des glands ? ou chercher un trésor enterré ? tenta Mortimer.

- Tais-toi et ne bouge pas, chuchota Bennett.

Ensemble, ils s'agenouillèrent derrière un fourré de ronces sous le couvert duquel ils pouvaient observer les manigances de l'inconnu. C'était une bonne cachette : le petit bois au fond du terrain de jeu était connu depuis toujours comme étant le refuge de nombreuses formes de vie sauvage. Outre l'étang avec ses têtards, ses grenouilles et ses poules d'eau, on trouvait des labyrinthes creusés par des lapins, des tanières de renards et des terriers de blaireaux, certains encore utilisés, d'autres occupés occasionnellement avant d'être désertés. Depuis quelques années, il n'y avait plus aucun signe d'activité des blaireaux, bien que dans le sol sablonneux plusieurs grands trous indiquaient les endroits où les terriers avaient été occupés par le passé. Tandis que les garçons l'observaient, ils virent l'homme âgé introduire son attirail de fortune dans un terrier de blaireau, puis passer au terrier voisin, pour y répéter le même geste.

Bennett agrippa soudain le bras de Mortimer et murmura :

« J'ai compris ! C'est un voleur de blaireaux !

Mortimer eut l'air ébaubi.

- Un quoi ?

- Chut ! Parle moins fort. Il examine les trous pour voir s'il y a des blaireaux dedans.

- Pourquoi faire ?

- Pour les capturer, pardi, et les envoyer se battre ! (\*)

Mortimer émit un soupir d'indignation et d'incrédulité.

- Il ne peut pas faire ça ! C'est illégal.

- Oui bien sûr. Et c'est une tradition terriblement cruelle, mais malgré tout ça se pratique encore. On attrape des blaireaux et on les force à se battre contre des chiens.

- Qu'allons-nous faire, alors ? Comment pouvons-nous l'arrêter ?

Bennett fronça les sourcils et garda le silence pendant quelques instants, tout en réfléchissant au problème.

-----

(\*) '*badger-baiting*' dans la VO. Il s'agit d'un combat où l'on force des blaireaux à se battre contre des chiens, un peu comme les combats de coqs d'antan – Merci à Patrick pour cette information ! / NDT

Puis, à voix basse, il s'écria :

- Eh bien, il ne va pas attraper de blaireaux rien qu'en enfonçant un bâton dans les trous. Si c'est ce qu'il croit, il est fou. De toute façon, il n'y a pas de blaireaux par ici, donc je dirais qu'il fait juste un tour d'inspection. S'il pense que le terrier est encore utilisé, il pourrait revenir à la nuit avec des chiens et des filets et des machins. »

C'était un vrai soulagement de penser que la menace à l'encontre de la sécurité des blaireaux n'était pas un problème immédiat. Il y avait encore du temps pour faire quelque chose, mais quoi ? Leur première idée fut de retourner en toute hâte au collège pour demander à l'un des professeurs d'appeler la police. Mais en y réfléchissant, ils réalisèrent qu'à ce stade, la police ne pouvait pas faire grand-chose.

« Il le nierait, assura Bennett. Il dirait juste qu'il se promenait et personne ne pourrait prouver qu'il cherchait des blaireaux.

- On pourrait lui donner un avertissement. Ça l'effrayerait sûrement, affirma Mortimer. Après tout, il se comporte d'une manière suspecte sur une propriété privée. »

C'était clairement le cas.

Ils signaleraient leurs soupçons au responsable de service et l'exhorteraient à prendre des mesures immédiates avant que le suspect ne puisse quitter le lieu de ses méfaits. Ce fut dans cet esprit que les garçons se relevèrent et entamèrent une retraite furtive en direction du terrain de jeu et des bâtiments scolaires situés à l'arrière-plan.

Tout en conservant un regard méfiant sur le suspect, resté à une trentaine de mètres, ils se déplacèrent aussi silencieusement que possible à travers les buissons. Ils n'avaient pas parcouru la longueur du terrain de cricket quand Mortimer se prit le pied dans une ronce et tomba avec un bruit sourd, suffisamment audible pour que le présumé chasseur de blaireaux puisse l'entendre.

L'individu regarda autour de lui et aperçut les garçons qui tentaient vainement de se cacher derrière un mûrier.

« Hé Ho, là-bas ! Salut à vous deux ! lança l'homme, tout en agitant sa branche comme un métronome pour attirer leur attention. Arrêtez-vous une minute ! J'aimerais échanger quelques mots avec vous, si vous permettez ! »

\*\*\*

## CHAPITRE IV

### Un secret bien gardé

L'interpellation émise par l'inconnu stoppa les garçons dans leur élan, et pendant un instant, ils se demandèrent ce qu'il convenait de faire. Devraient-ils se carapater ou répondre au salut de l'individu ? Mais ils n'eurent guère le temps de décider de la prochaine étape, car déjà l'homme se dirigeait vers eux et n'était plus qu'à quelques mètres de distance de l'endroit où ils se tenaient.

C'était un homme grand et bien bâti, dans la soixantaine avec des cheveux gris et une moustache épaisse. Il était vêtu simplement d'un pantalon de velours côtelé et d'une veste de tweed un peu défraîchie, avec aux coudes des empiècements en cuir.

Sa voix paraissait amicale et, tout en souriant, il traversa les fourrés d'un pas lourd afin de les rejoindre.

« Bien le bonjour ! s'écria-t-il encore. Ravi de trouver âme qui vive !

Face à ce ton amical, les soupçons de Bennett se dissipèrent à moitié mais revinrent en force dès la minute suivante. Ce ton amical pouvait n'être qu'une façade : l'inconnu devait se sentir obligé d'adopter une apparence innocente, sachant bien qu'ils avaient pu observer son allure furtive.

Bennett le regarda dans les yeux.

- Vous êtes en train de commettre une infraction. C'est une propriété privée !

L'homme hocha la tête d'un air engageant.

- C'est exact. Le collège de Linbury, et je suppose que vous vous demandez ce que je fais ici.

- Nous savons ce que vous faites. Vous êtes un chasseur de blaireaux.

L'homme eut l'air perplexe.

- Un quoi ?

- Un chasseur de blaireaux. Et nous allons vous dénoncer à la police !

La stupéfaction de l'individu monta d'un cran.

- Est-ce que cela vous dérangerait de vous expliquer ?

- Nous vous avons vu enfoncer un bâton dans des terriers de blaireaux. Nous avons pensé que vous alliez...

Bennett s'interrompit, ses propos submergés par un éclat de rire.

- Moi ! Piéger des blaireaux ! En plein jour ? Le rire éclata de nouveau tandis que les garçons dévisageaient l'individu avec incertitude. Peut-être ferais-je mieux de me présenter, poursuivit l'homme lorsqu'il eut fini de s'esclaffer. Je m'appelle MacTaggart, Tim de mon prénom, mais vous pouvez m'appeler Mac, c'est ce que font la plupart des gens. Pourtant quand j'étais ici au collège, mes camarades m'appelaient « Jumbo » parce qu'ils prétendaient que j'avais les oreilles décollées. Il s'arrêta, conscient que les garçons le regardaient attentivement. Pure calomnie, bien évidemment : mes oreilles n'étaient pas décollées, enfin, peut-être que si, mais depuis lors je pense qu'elles se sont arrangées.

- Vous voulez dire que vous êtes un ancien élève de Linbury ? demanda Bennett.

- C'est exact, c'était il y a une cinquantaine d'années. Je ne suis pas revenu dans cette partie du pays depuis des années ; mais je passais par ici cet après-midi pour me rendre dans le Kent, et à l'extrémité du terrain de jeu, j'ai remarqué le vieux terrain boisé qui est toujours là. Il secoua la tête avec nostalgie. Cela m'a remémoré un vieux souvenir auquel je n'avais pas songé depuis un demi-siècle. Alors je me suis dit que j'allais y faire un tour pour voir.

L'explication semblait crédible et Mortimer renchérit :

- Mais qu'est-ce que vous étiez en train de fouiner avec ce bâton ?

- Je cherchais un trésor enfoui.

Les garçons échangèrent un long regard.

Visiblement, l'homme plaisantait.

Remarquant leur perplexité, Tim MacTaggart poursuivit :

- Je vais tout vous raconter à ce sujet, si vous avez dix minutes à perdre. Il s'assit sur une souche d'arbre et balaya le sol sablonneux de ses mains. Cela remonte à l'époque où j'avais à peu près votre âge, dix ou onze ans, déclara-t-il, pour commencer. Je partageais un pupitre avec un garçon du même âge que moi, un élève appelé Melville.

Ce nom rappelait quelque chose à Mortimer.

- Pas le Général Melville ? s'enquit-il.

- Eh bien, il n'était pas général à l'époque. Juste un élève de 3<sup>ème</sup> division aux doigts maculés d'encre. Je ne l'ai pas revu depuis que j'ai quitté le collège, mais je me souviens qu'il répétait toujours qu'il voulait faire une carrière militaire. Très peu pour moi. Je suis un homme de paix !

Mac fit une pause et se gratta le nez pensivement.

- Comment connaissez-vous ce vieux Melville ? Est-ce qu'il est revenu rendre visite à son ancien collègue ?

- Oh oui, c'est un vieux Linburien fort célèbre, répondit Mortimer. Tous les ans, il participe à la distribution des prix, et à chaque fois il fait le même discours.

- On dirait bien ce vieux Melville. Il était toujours très bavard mais, en règle générale, ça ne valait pas trop la peine de l'écouter.

Bennett gloussa, en se rappelant d'une occasion particulière lors d'un trimestre précédent.

- Une fois, nous avons enfermé le général dans la bibliothèque, par erreur, déclara-t-il. Nous avons cru que c'était quelqu'un d'autre.

- Et pourquoi donc ? ressemblait-il à quelqu'un d'autre ?

- Oh non ! Mais nous jouions à un jeu de poursuite avec Briggs et Morisson et...

- Laisse tomber ça, intervint Mortimer avec impatience. Je préfère entendre parler du trésor enfoui.

- Ah oui ! Eh bien, ce vieux Melville - ou peut-être devrais-je dire le jeune Melville n'était pas un de mes amis en particulier, mais comme nous avons le même âge et que nous étions dans la même division, nous nous sommes souvent retrouvés ensemble. Je me souviens que nous l'appelions 'Lascar' - un surnom assez évident, je suppose. Quoi qu'il en soit, nous avons appris en classe que des archéologues venaient d'exhumer les restes d'un village saxon vieux d'environ mille ans. Ils n'avaient pas trouvé de trésor tel que des pièces de monnaie ou des métaux précieux, mais ce qui intéressait particulièrement les archéologues, c'étaient les objets de la vie

quotidienne comme les outils, les armes et les marmites qui leur révélèrent beaucoup de choses sur la vie menée par les habitants de ce village. »

MacTaggart s'interrompit en souriant, tandis que dans son esprit, il se voyait de retour dans sa classe, cinquante ans en arrière, lorsqu'il était assis à discuter avec le jeune Melville afin de décider si les restes d'une marmite du X<sup>ème</sup> siècle était une découverte plus intéressante qu'un sac d'or.

« Quelques jours plus tard, reprit-il, Melville et moi avons décidé d'enterrer en secret notre propre coffre au trésor. Quelque chose qui pourrait être découvert mille ans plus tard et qui révélerait ce qu'était la vie d'un pensionnat du XX<sup>ème</sup> siècle. Nous avons déniché au sous-sol une grande boîte en métal et nous avons commencé à rassembler tout un tas de choses très ordinaires. Des bricoles, essentiellement les petites choses que nous utilisions tous les jours et qui pourraient révéler notre histoire.

- Personne d'autre ne savait ce que vous faisiez ? demanda Bennett.

- Non, nous avons bien gardé le secret, le jeune Melville et moi. Ça nous a pris quelques semaines pour rassembler tous nos trésors. Et puis, une nuit après l'extinction des feux, nous sommes sortis en cachette avec la vieille boîte en fer blanc, et nous l'avons enterrée dans un terrier de blaireau abandonné. Les yeux de Mac brillaient de malice alors qu'il se souvenait de la scène dans son esprit. La dernière chose que j'y ai glissé juste avant de serrer le couvercle, c'était un petit pain aux raisins que j'avais mis de côté au goûter. Nos petits pains scolaires étaient toujours un peu rassis, et je me souviens que Melville se demandait s'il pourrait finir par devenir encore plus rassis au cours des mille prochaines années.

- Mille ans ne se sont pas encore écoulés, déclara Bennett. Seulement une cinquantaine d'années.

- En effet, approuva Mac, et peut-être suis-je en train de briser notre pacte secret en recherchant notre trésor mais, quand on est un jeune de onze ans, quelle est la différence entre cinquante ans et mille ans ? L'un comme l'autre nous paraît tellement loin qu'on ne fait plus guère la distinction entre les deux.

- Mais où est le trésor ? insista Mortimer.

Mac haussa les épaules.

- Je ne parviens pas à le retrouver.

- Et pourquoi pas ? Vous ne vous souvenez pas où vous l'avez enterré ?

- Non, pas précisément. Pas après toutes ces années, s'écria Mac en secouant la tête. Tout était assez clair à l'époque. Tant de pas vers l'est en partant d'un chêne et tant de pas au nord à partir d'un autre arbre. Nous avions dessiné une carte, mais qui est perdue depuis longtemps. Tout est devenu une vraie jungle depuis lors, et je n'ai plus qu'une vague idée de l'endroit où il faut chercher. Il fit une grimace en écartant les mains. Ça doit être quelque part par-là, mais ne me demandez pas où au juste.

Il y eut un bref silence, puis Bennett demanda :

- Si vous l'aviez trouvé, est-ce que vous l'auriez ouvert ?

- Je ne sais pas. Peut-être bien. Je n'y ai pas vraiment songé. Je voulais seulement savoir si la vieille boîte était toujours là. Ce n'est que de la curiosité, tout simplement.

M. MacTaggart se leva.

- Eh bien, je vais reprendre la route, à présent. Heureux de vous avoir rencontrés ! »

Il fit un signe de tête en direction des garçons et commença à se frayer un chemin en direction de l'endroit où sa voiture était garée.

Arrivé à la sortie, il se retourna et leur lança :



« Bonne chance, si vous parvenez à retrouver notre vieux trésor ! Vous découvrirez alors comment c'était ici il y a cinquante ans. Sans doute pas tellement différent de ce que c'est aujourd'hui.

À peine la voiture de M. MacTaggart était-elle hors de vue que Bennett et Mortimer endossèrent le rôle de chercheurs de trésors.

« Nous sommes carrément sûrs de le retrouver si nous ratissons toute cette partie de terrain embroussaillée, centimètre par centimètre, affirma Bennett. Et puis nous lui écrivons et nous lui dirons où nous l'avons trouvé.

- Comment pouvons-nous lui écrire pour lui faire savoir ? Nous n'avons pas demandé où il habitait.

Bennett haussa les épaules.

- Nous nous débrouillerons d'une manière ou d'une autre. Retrouvons d'abord cette vieille boîte en fer blanc. Ça pourrait nous prendre du temps, avec ce sous-bois et toute cette végétation. De toute façon, il est trop tard pour commencer maintenant.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il était bien plus tard qu'il ne l'avait pensé. La plupart des autres garçons devaient être déjà rentrés au collège, aussi n'y avait-il plus assez de temps pour revenir par le chemin qu'ils avaient emprunté. Il valait mieux risquer de passer par le terrain de jeu en espérant que leur retour tardif passerait inaperçu. C'est ce qu'ils firent, sans se douter que leur approche furtive était observée depuis la fenêtre de la bibliothèque.

Pourtant, M. Hind les enregistra bien sur sa liste sans aucun commentaire ; après quoi ils se rendirent à la salle des casiers (\*) au sous-sol qui était plus propice pour pouvoir discuter sans être dérangé.

« Je suis d'avis que nous formions un club secret... juste toi et moi ! annonça Bennett, perché sur un casier. On ne dira à personne ce que nous faisons jusqu'à ce que nous ayons trouvé le...euh...le... Il s'interrompit et se gratta nez pensivement. Eh bien, on ne peut pas franchement parler de 'coffre au trésor', n'est-ce pas ? Ce sont juste les vieilles chaussures de football de quelqu'un et des bouquins de latin avec des bidules. Ce n'est pas comme si c'étaient des couronnes espagnoles (\*\*\*) et des bijoux précieux et tout le tintouin.

- Ah, mais n'oublie pas que c'est de l'histoire authentique - une capsule temporelle - et c'est encore mieux ! assura Mortimer. En plus, des couronnes espagnoles pourraient ne pas être aussi précieuses qu'autrefois. Des « pièces de huit » (\*\*\*) ? Il se souvenait de cette expression qu'on trouvait dans 'L'île au Trésor' de Stevenson, mais il ne s'était jamais soucié de savoir quelle avait été la valeur de l'ancienne monnaie espagnole.

Dans son imagination, il se vit demandant à la dame de la caisse dans l'épicerie-bazar de Linbury, combien de tablettes de chocolat il pouvait acheter avec une pièce de huit. Puis à haute voix, il reprit : Et même si on les acceptait encore, comment saurait-on si on nous a bien rendu la monnaie ?

Bennett renonça à suivre la gymnastique mentale de son ami.

- De quoi parles-tu ? Même si qui acceptait quoi ? réclama-t-il.

- Je me demandais simplement s'ils accepteraient des pièces de huit dans les magasins du village quand on y va pour acheter des bonbons.

-----

(\*) '*Tuck-box room*' dans la VO. Nous avons déjà rencontré ce terme dans le précédent inédit. Adaptation validée par plusieurs admirateurs de la série des Bennett / NDT.

(\*\*\*) '*piece of eight*' dans la VO : la 'pièce de huit' ou 'piastre espagnole' est une monnaie en argent des XVI et XVIIème siècles. (Voir : [https://fr.wikipedia.org/wiki/Pièce\\_de\\_huit](https://fr.wikipedia.org/wiki/Pièce_de_huit)) Les Britanniques parlent également de couronnes espagnoles, le terme conservé dans cette adaptation / NDT.

- Mais il n'y en aura pas, des couronnes espagnoles, triple buse ! rétorqua Bennett. Il ne s'agit pas de ce genre de trésor.

- Non, je sais, seulement... je ne pouvais pas m'empêcher de penser...

Mortimer s'interrompit, essayant de déterminer la valeur d'un coffre rempli de l'or des pirates par rapport à une capsule temporelle pleine de chaussures de football trop petites et de livres de latin périmés. Mais il était inutile de poursuivre sur cette envolée. Monsieur MacTaggart avait enterré le genre de trésor qui ne fait pas rêver. Mais quand même, la découverte en vaudrait la peine et promettait d'être vraiment excitante.

« Réveille-toi et écoute-moi bien, insista Bennett, dissipant les réflexions oiseuses de son camarade. Nous sommes en train de perdre du temps. Nous devons tout d'abord planifier comment trouver le trésor...seulement on doit être discret, bien sûr. Ensuite, hop ! on annonce la fameuse grande découverte. On la présentera et on en fera une exposition sur le collège de Linbury d'autrefois.

- Cinquante ans, ce n'est pas si vieux, rétorqua Mortimer. Pas comme si c'était mille !

- Mais nous ne pouvons pas attendre mille ans non plus, tête de mule ! D'ici là, on ne sera plus ici. Et le trésor non plus d'ailleurs : il aura pourri, et probablement qu'il l'est déjà, s'il n'a pas été scellé correctement !

Vraiment, ce sacré Morty pouvait être passablement lourdaud quand il était d'humeur rêveuse, se dit Bennett. Il changea la discussion afin d'aborder des détails plus concrets. L'organisation du club secret devait être leur premier objectif. Il leur fallait un président (J.C.T. Bennett) et un secrétaire (C.E.J. Mortimer).

L'élection de ces grands pontes donna lieu à un match nul (chaque candidat ayant voté pour lui-même) mais Bennett, jouissant d'une personnalité dominante, parvint à faire pencher la balance en sa faveur.

Le secrétaire poussa un soupir.

- C'est toujours la même chose ; c'est toujours moi qui écope du sale boulot, déplora Mortimer.

- N'importe quoi ! Le secrétaire honoraire est terriblement important, consola le président. Tout doit être écrit et enregistré. Est-ce que tu as pris ton agenda avec toi ?

Mortimer sortit le petit volume de sa poche.

- Okay ! Ça fera l'affaire jusqu'à ce que tu trouves un cahier plus approprié pour inscrire les découvertes et tous les trucs. Ecris juste : '*B. et M. fondent une société secrète pour la découverte de... de...*' Bennett marqua une pause. Mieux vaut ne pas mettre par écrit à quoi ça va servir, au cas où le secret serait divulgué ! »

La cloche pour le goûter se mit à sonner tandis que Mortimer notait l'objet de la réunion dans l'agenda. Les deux garçons mirent fin à leur réunion et se dirigèrent vers le réfectoire où, comme tous les dimanches au moment du goûter, on proposait aux amateurs des sardines à l'huile, de la betterave et de la laitue défraîchie.

Briggs, venu vite fait pour récupérer dans son casier un pot de confiture faite à la maison par sa mère, trouva l'agenda de Mortimer sur le rebord de la fenêtre. Habituellement, il n'y aurait pas prêté attention mais, se demandant qui en était le propriétaire, il l'ouvrit et remarqua la dernière inscription.

« Huhum ! se dit-il en remontant jusqu'au réfectoire. '*Société secrète*', hein ? C'est ce qu'on ne va pas tarder à découvrir ! »

## CHAPITRE V

### Un oiseau de mauvais augure

Ce n'était que les dimanches que la partie la plus éloignée des terrains du collège était interdite d'accès : et encore ce n'était que parce que M. Pemberton-Oakes, le directeur, insistait pour que tous les garçons aillent se dégourdir les mollets (et peut-être aussi leur faire admirer le paysage) en se promenant au-delà des limites de l'enceinte scolaire.

Les autres jours, l'autorisation d'aller explorer les taillis était toujours accordée par le professeur de service du moment qu'un motif valable était soumis pour justifier de devoir s'y rendre.

« J'opte pour que nous obtenions l'autorisation de M. Carter et puissions descendre un de ces soirs, après l'étude, suggéra Bennett à Mortimer lorsque le goûter fut terminé. Ça nous laissera une heure avant la sonnerie du dortoir. Et s'il veut savoir pourquoi, nous pouvons toujours lui dire que nous voudrions... euh... Il chercha dans son esprit une raison plausible. Nous pouvons dire que nous voulons cueillir des fleurs sauvages et des plantes rares et des trucs.

- Hein ! des plantes rares ! s'écria Mortimer avec dérision. Ecoutez-moi ça ! Tu ne sais même pas faire la différence entre un lys et une branche de rhubarbe !

Bennett ignora la critique.

- D'accord, alors, que dirais-tu d'observer les oiseaux ? On peut dire qu'on veut fonder une société secrète pour étudier la vie des oiseaux. Ça brouillera les pistes.

- Ça me paraît un peu fragile. Comment peut-on avoir des secrets au sujet des oiseaux ?

- Non, espèce de plouc, les oiseaux ne sont pas secrets, ils sont juste une excuse pour rester discret sur ce que nous faisons en réalité, et si tout le monde se met à poser des questions.

- Oui, mais je ne vois toujours pas...

- Oh, bon sang, Morty ! Tu es aussi obtus qu'un cafard ! Il suffit d'indiquer dans ton agenda... Bennett s'interrompit en voyant soudain le visage alarmé de Mortimer. Celui-ci commença à fouiller avec fébrilité dans ses poches.

- Oh mon Dieu ! Hameçons fossilisés ! Il n'est pas là.

- Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Mon agenda. Je l'avais avec moi juste avant le goûter. J'ai dû le laisser dans la salle des casiers.

- Eh bien, ne reste pas là à faire des discours, ordonna Bennett. Va plutôt le chercher avant que quelqu'un ne le trouve ! »

Mais il était déjà trop tard : l'agenda avait disparu et la cloche du dortoir se fit entendre avant que Mortimer n'abandonne sa recherche.

Le lendemain matin, pendant la pause, Briggs vint sur l'aire de jeux se pavaner devant Mortimer.

« Tu as perdu quelque chose ? demanda-t-il.

Mortimer reprit espoir.

- Oui, mon agenda. Tu sais où il est ?

En guise de réponse, Briggs sortit un petit livret de sa poche et l'agita devant son propriétaire.

- Ça alors, merci ! Je le cherchais partout !

Mortimer tendit la main, mais Briggs recula hors de portée et demanda :

- C'est quoi la récompense ?

Mortimer se mit à réfléchir.

- Je vais te donner une part de ma tarte aux fruits.

- Un gros morceau ?

- Eh bien, disons, 8 cm de long sur 2 cm d'épaisseur.

Briggs ne parut pas satisfait.

- Tu peux oublier ta sale vieille tarte, déclara-t-il. Si tu veux récupérer ton agenda, tu peux me dire de quoi il est question dans votre société secrète.

Mortimer en fut indigné.

- Tu as lu mon agenda ? Tu n'avais pas le droit de faire ça ! Un agenda, c'est privé et c'est confidentiel !

- Alors, tu n'avais qu'à ne pas le laisser trainer là. J'ai dû regarder à l'intérieur pour voir à qui il appartenait.

C'était tellement évident !

- Bon, okay. Merci beaucoup, mais rends-le-moi, s'il te plaît.

- À une condition, dit Briggs en agitant en l'air le petit carnet. Qu'est-ce qu'elle fait, cette société secrète ?

- Je ne peux pas te le dire. Seuls les membres sont autorisés à le savoir.

- Est-ce que je peux en faire partie, alors ? Tu ne récupéreras pas ton agenda, sinon.

Mortimer fronça les sourcils en réfléchissant. Comme Bennett l'avait suggéré, ils pourraient toujours étaler leur enthousiasme au sujet de l'ornithologie pour mieux dissimuler la véritable raison : celui de la capsule temporelle. Et en effet, plus ils répandraient cette idée, et mieux elle servirait leur objectif. Il n'y aurait plus aucun risque à accepter un membre qui n'aurait qu'une idée approximative sur les ambitions du club.

Là, il n'y aurait sûrement plus aucun risque pour leur sécurité !

- Eh bien, d'accord, mais évidemment je vais devoir en parler à Bennett, déclara Mortimer en empochant son bien. Je vais t'enregistrer comme membre.

- Oui, mais à quoi sert cette société ?

- Hum. Voyons voir, répondit le secrétaire d'un ton important. Eh bien, l'une des choses que nous faisons est d'observer les oiseaux en secret.

- Observer les oiseaux en secret ? fit en écho le nouveau membre, stupéfait. Mais pourquoi ça doit être secret ?

- Parce que si on laissait trop de gars venir avec nous, ils leur feraient peur et tous les oiseaux ficheraient le camp !

Cela parut satisfaire Briggs mais, au fond de lui, il se disait qu'il devait peut-être y avoir une raison inavouée. Si c'était le cas, il la découvrirait probablement tôt ou tard.

Lorsque Mortimer lui expliqua le dilemme auquel il avait été confronté pour récupérer son agenda, Bennett était plus que disposé à accepter Briggs en tant que membre

- Pas de problème, dit-il, tandis que les deux garçons examinaient la situation après les cours de la matinée.
- Tant qu'ils croient qu'il ne s'agit que de l'observation des oiseaux, nous pouvons laisser n'importe quel volontaire se joindre à nous. Plus on est de fous et plus on rit !
- Mais nous ne connaissons pas grand-chose sur l'observation des oiseaux, répliqua Mortimer. Donc, comment pouvons-nous... ?
- Nous le saurons bientôt, l'assura Bennett. Il y a un livre à ce sujet à la bibliothèque. Tant que tout le monde croira que nous sommes des experts, tout ira bien. »

Aussi, afin de dissimuler leur véritable objectif, ils s'appliquèrent à faire connaître leur intérêt soudain pour ce nouveau passe-temps.

Bennett emprunta un livre illustré sur les oiseaux à la bibliothèque du collège et il l'emportait avec lui partout où il allait, acquérant ainsi une certaine réputation en tant qu'observateur passionné des oiseaux. Il trouvait le sujet fascinant et était tellement absorbé par ce qu'il lisait que pendant quelques jours il relégua sa quête de la capsule temporelle au fond de sa tête tandis que dans son imagination, il se voyait tel un fauconnier dressant un rapace.

Il passa la récréation du mercredi matin à jouer au fauconnier et à mimer le dressage d'un faucon imaginaire en faisant tourner sans cesse un morceau de ficelle attachée, en guise d'appât, à une vieille pantoufle.

M. Carter le croisa sur le terrain de jeu, absorbé dans un vol imaginaire.

« Pourquoi portez-vous un gant de gardien de but ? voulut savoir le professeur.

Bennett lui adressa un sourire engageant.

- Je fais semblant d'être un fauconnier, m'sieur, expliqua-t-il. Je tends mon bras comme ça et la crécerelle, ou un autre rapace, vient se percher dessus.
- Euh, j'ai bien peur que vous auriez du mal à dresser un faucon pour le faire fondre sur une vieille pantoufle.

Bennett réfléchit à la question.

- Il pourrait sûrement croire que c'est un lapin, m'sieur : surtout s'il est un peu myope.

M. Carter pensait que c'était improbable.

- Continuez à faire semblant, dit-il. Bien que je tiens à souligner que vous portez votre gant à la mauvaise main.

Bennett baissa les yeux sur son poignet.

- Est-ce que c'est important, m'sieur ?
- Peut-être pas. Mais en général les fauconniers portent leur gantelet à la main gauche afin de libérer leur main droite qui, elle, doit s'occuper de l'oiseau.

Bennett haussa les épaules.

- Je ne pense pas que ce soit si important. Le faucon croirait simplement que je suis gaucher, vous ne croyez pas, m'sieur ? »

M. Carter laissa tomber l'affaire. Les opinions de Bennett sur la myopie des oiseaux de proie et sur les fauconniers gauchers étaient par trop fantaisistes pour insister.

Le professeur reprit sa promenade dans la cour de récréation, mais après avoir fait quelques mètres, il se rendit compte que Bennett le suivait. Il se retourna.

« De quoi s'agit-il à présent ? Vous voulez connaître mon avis au sujet des lentilles de contact pour les faucons pèlerins qui seraient myopes ?

Le garçon sourit.

- Ce serait un peu exagéré, pas vrai, m'sieur ! Ce que je voulais vous demander, c'est... »

Il s'interrompit, se demandant comment formuler sa question.

Mortimer et lui n'avaient pas encore sollicité la permission de passer leur temps libre parmi les broussailles et les ronces au fond du domaine. Ce serait le bon moment pour aborder le sujet.

« Eh bien, m'sieur, Mortimer et moi sommes super passionnés par l'observation des oiseaux et nous voudrions la permission de descendre dans les taillis pendant notre temps libre.

- Observer les oiseaux ? Est-ce c'est cela que vous faisiez dimanche alors que vous étiez censés aller vous promener ?

Bennett fut pris de court. Donc, M. Carter avait dû les repérer alors qu'ils retournaient vers les bâtiments du collège ! Et il n'était même pas de service à ce moment-là : c'était incroyable de voir comment M. Carter était toujours au courant de tout ce qui se passait !

- Eh bien, oui et non, m'sieur, dit-il avec incertitude. Nous...Mortimer et moi ... nous pensions juste que ce serait un bon endroit pour notre club d'observation des oiseaux.

- Et qui était le vieux monsieur avec qui vous discutiez ?

Et en plus, M. Carter savait ça aussi ! Bennett prit une décision rapide. S'ils allaient consacrer leur temps libre pour trouver la boîte en fer blanc, il vaudrait mieux faire part à M. Carter de leur secret plutôt qu'il ne finisse par le découvrir par d'autres moyens.

Il inspira profondément et poursuivit.

« Eh bien, m'sieur, nous avons un secret, mais cela ne me dérange pas que vous le sachiez, du moment que vous ne l'ébruitez pas.

- Je voudrais d'abord savoir de quoi il s'agit.

Bennett lui raconta donc leur rencontre avec Tim MacTaggart, un vieux Linburien, et comment lui et Melville avaient enterré leur coffre au trésor cinquante ans auparavant.

- Et Morty et moi, nous voudrions essayer de le retrouver, continua-t-il. Mais personne d'autre ne doit le savoir ou sinon ça gâcherait la surprise. C'est pour cela qu'on raconte que c'est un club d'observation des oiseaux ! »

Bennett enroulait sa ficelle de fauconnier tout autour de son poignet en regardant son professeur avec les yeux avides d'un chiot qui quémande un biscuit. Il n'avait pas besoin de s'inquiéter. M. Carter était tout à fait disposé à autoriser les conspirateurs pour qu'ils puissent connaître leur moment de gloire en jouant les découvreurs de trésor ... si, toutefois, ils parvenaient à le trouver !

Les chercheurs de trésor avaient prévu de commencer leurs recherches dans les taillis après les matches du jeudi mais, en raison d'une rencontre avec M. Wilkinson un peu plus tôt ce jour-là, ils furent contraints de les reporter. Comme Bennett ne faisait jamais rien à moitié, il avait décidé de renforcer sa réputation d'expert en ornithologie et s'appliquait de son mieux à entretenir l'illusion que la vie des oiseaux était pour lui un sujet du plus grand intérêt.

A cet effet, il était soutenu par Briggs, qui ignorait toujours le véritable objectif de la société secrète dont à présent il était membre.

« Nous devrions leur apporter de la nourriture, déclara Briggs à ses confrères, alors qu'ils discutaient de leurs plans. Pas seulement quand on va dans les taillis, mais la répandre partout pour les attirer !



Mortimer fit la grimace.

- La dernière fois que nous avons essayé de nourrir des oiseaux il y a eu une horrible pagaille, fit-il remarquer.

- Ah, mais c'est parce que nous avons tout mis sur l'allée et que les visiteurs du directeur se sont retrouvés à patauger dedans, lui rappela Bennett. Si nous avions eu une mangeoire convenable, ça se serait très bien passé.

- Je sais où il y a une mangeoire pour les oiseaux, intervint Briggs. Le trimestre dernier, Rumbelow a passé les cours de menuiserie à en faire une et finalement il n'a pas été autorisé à la rapporter chez lui à la fin du trimestre. »

Rumbelow, âgé de dix ans, avait été très contrarié par cette décision, surtout après avoir consacré dix bonnes semaines à la construction de sa mangeoire.

Mais M. Pullen, qui venait de Dunhambury une fois par semaine pour enseigner la menuiserie, avait été si critique à l'encontre de son ouvrage tout de guingois qu'il l'avait jeté sur le tas d'ordures.

« Vous n'êtes pas un artisan compétent, avait-il dit à Rumbelow, en lorgnant les vis et les joints mal ajustés. Vous ne savez même pas faire la différence entre les deux extrémités d'un tournevis ! »

La malheureuse mangeoire fut pourtant récupérée dans un coin de la remise à outils et Rumbelow, qu'on avait consulté, fut ravi d'apprendre que finalement son œuvre allait être remise en état.

Le jeudi matin, après le petit déjeuner, Mortimer récupéra à la cuisine une assiette pleine de miettes, pendant que Briggs et Bennett transportaient la mangeoire sur le terrain de jeu pour l'installer bien en vue des fenêtres de la 3<sup>ème</sup> Division.

Les ayant rejoints sur le terrain de jeu, Mortimer s'écria :

« J'espère que ça suffira. J'ai lu quelque part que certains oiseaux doivent manger un tiers de leur poids en nourriture tous les jours, sinon ils meurent de faim.

- C'est exactement comme pour Morisson, rétorqua Bennett. Tu devrais le voir s'empiffrer au petit déjeuner. Je parie qu'il mangerait près d'un tiers de son poids s'il le pouvait.

En voyant la mangeoire, on comprenait pourquoi le professeur de menuiserie avait été aussi sévère sur les compétences de Rumbelow. Elle était d'une conception précaire, inégalement équilibrée sur ses trois pieds, chacun d'une longueur légèrement différente. Lorsqu'elle fut installée, l'un des pieds céda et il fallut la remettre en position d'un puissant coup de pied.

- Elle est un peu bancale, mais il faudra qu'on s'en contente, décréta Bennett alors que Mortimer étalait les miettes. Du moment qu'ils ont quelque chose à manger, les oiseaux n'y feront pas attention ! »

La cloche annonça le rassemblement matinal et vingt minutes plus tard, lorsque les garçons entrèrent dans leur classe, le petit déjeuner des oiseaux était déjà particulièrement apprécié par toute une volée d'oisillons et une foule bigarrée de pinsons, de mésanges bleues et de grives.

Certains des moineaux étaient si petits qu'on pouvait croire qu'ils venaient de quitter la sécurité de leurs nids pour la première fois. Plusieurs étaient même trop jeunes pour voler jusqu'à la mangeoire et se tenaient autour de son trépied, le bec ouvert, attendant de recevoir la becquée. De son pupitre situé près de la fenêtre, Bennett surveilla les allées et venues des oiseaux pendant toute la durée du cours d'anglais de M. Carter.

Et quand M. Wilkinson reprit la classe pour dispenser le cours suivant, le manque d'attention de Bennett ne tarda pas de l'exaspérer.

« Arrêtez de regarder par la fenêtre, mon garçon ! ordonna M. Wilkinson. Deux minutes plus tard, il dut réitérer plus sévèrement sa demande. Bennett ! Réveillez-vous, mon garçon ! Si vous avez du mal à concentrer votre attention sans regarder par la fenêtre, vous pouvez aller vous asseoir de l'autre côté de la classe.

- Oh, je vous en prie, m'sieur. Je fais attention. Je suis tout à fait bien assis ici, honnêtement, m'sieur ! »

La leçon se poursuivait pendant quelques minutes et Bennett demeura assis, suivant d'un œil M. Wilkinson et de l'autre regardant par la fenêtre. La tension sur ses globes oculaires devint considérable.

Quelques instants plus tard, une catastrophe survint. Du coin de l'œil, Bennett vit une pie perchée sur la branche d'un arbre, juste au-dessus de la mangeoire aux oiseaux. Les pies étant des prédateurs, elles allaient attaquer impitoyablement les oisillons ! Ces petits sans défense étaient à la merci de l'ennemi qui, à l'instant même, se préparait à plonger et à emporter une victime innocente. Il devait faire quelque chose : il devait les sauver à tout prix, car déjà la pie, sur le point de fondre, déployait ses ailes.

Sans se soucier de l'avertissement de M. Wilkinson, Bennett se leva, ouvrit grand la fenêtre, tapa dans ses mains et lança un grand : « Hé hé, hé ! »

Son effet fut immédiat. Tous les oiseaux s'envolèrent, et même la pie en maraude. Au même instant, une rafale de vent fit basculer la mangeoire, qui s'effondra en morceaux.

M. Wilkinson était furieux.

« Bennett ! hurla-t-il. Bon sang, mais où est-ce que vous vous croyez ?

Bennett se détourna de la fenêtre.

- Désolé, m'sieur, s'excusa-t-il, mais j'avais vu une pie !

- Vous avez vu une pie ! Je m'en moque et même si vous en aviez vu dix mille ! Vous n'avez pas à crier par la fenêtre.

- C'est vrai, m'sieur, seulement les bébés moineaux étaient en danger, ils étaient là à faire des petits cuicuis et j'ai pensé...

- A faire des cuicuis ! Mais même s'ils claironnaient comme des éléphants, je m'en fiche aussi ! Je ne tolérerai pas que vous perturbiez ma classe !

- Non, m'sieur, c'est juste que la pie aurait pu tuer l'un d'entre eux, si je ne les avais pas fait fuir.

- Ce n'est pas une excuse, répliqua M. Wilkinson. Vous avez perturbé ma leçon avec vos sottises ridicules sur les pies qui font des cuicuis...

- Non, m'sieur, c'étaient les moineaux qui faisaient cuicuis... pas la pie ! et j'ai pensé...

- Taisez-vous, mon garçon ! tonna le professeur. Allez-vous asseoir de l'autre côté de la classe, là où vous ne pourrez pas regarder par la fenêtre ! »

Jusqu'à cette interruption, la leçon s'était bien déroulée mais à présent l'attention de la 3ème Division s'était évanouie et les élèves entamèrent en sourdine une discussion au sujet de ce qui s'était passé dans la cour de récréation.

« Ce n'était pas la faute de Bennett, protesta Mortimer dans un chuchotement à peine audible.

- Bien sûr que si, marmonna Morisson, soucieux d'attiser la controverse.

- S'il ne leur avait pas mis de quoi manger, ça ne serait pas arrivé.

- C'était la faute de la pie, rétorqua Briggs derrière la couverture de son livre de maths. On ne peut pas en faire le reproche à Bennett. »

Le murmure étouffé devint plus fort au fur et à mesure que de nouveaux participants exprimaient leurs avis. Personne ne se concentra plus sur le problème de mathématiques que le professeur avait expliqué avec tant de détails. Le murmure enfla en un bourdonnement de tous les côtés de la classe et M. Wilkinson, exaspéré, donna quelques coups de règle son bureau.

« Silence ! gronda-t-il de sa voix puissante. Silence ! »

Le bruit s'éteignit et M. Wilkinson lança un regard furieux à sa classe inattentive. La leçon qu'il avait préparée avec tant de soin était pour ainsi dire sabotée. Quand le calme fut revenu, M. Wilkinson déclara :

« De toute ma vie, je n'ai jamais vu un comportement aussi honteux. Puisqu'il en est ainsi... - il s'interrompt pour ménager son effet - toute la classe sera en retenue ce soir à partir de la fin de l'étude jusqu'au coucher ! »

La 3<sup>ème</sup> Division tourna la tête dans la direction de Bennett et lui lança un regard noir. Tout était de sa faute ! Bennett soupira et baissa les yeux sur son pupitre. Ce n'était pas tant la retenue qui le bouleversait que le fait que maintenant il allait devoir reporter la première occasion pour entamer les recherches de la capsule temporelle enterrée. Pourtant, pas question de se tracasser. Il y avait encore du temps devant lui !

Le sujet de la pie en maraude refit surface à la table de la 3<sup>ème</sup> division pendant le déjeuner. Bennett était toujours considéré comme responsable de leur retenue imminente et il tenta de se défendre en accusant l'oiseau de mauvais augure de ses ennuis.

« Elle m'a porté malheur, déclara-t-il. Ce n'est pas de chance de n'avoir vu qu'une seule pie à la fois. D'habitude, elles se déplacent en tandem. C'est ce qu'elles sont censées faire. (\*)

- C'est vrai, confirma Mortimer, se portant au secours de son ami. Il paraît que si on ne voit qu'une seule pie à la fois, c'est la malchance assurée !

- Qui c'est qui a dit ça ? demanda Bromwich.

Mortimer haussa les épaules.

- Je ne sais pas. Pas mal de gens, je suppose. C'est juste quelque chose que j'ai entendu.

Martin-Jones dit avec mépris :

- C'est juste un tas d'âneries superstitieuses ! Pourquoi faudrait-il s'attendre à ce qu'elles volent par paires, juste pour que tu puisses avoir de la chance ?

De nouvelles traditions relatives aux superstitions vinrent alimenter les bavardages de leur tablée, au fur et à mesure que d'autres de leurs camarades se joignaient à la discussion sur la réputation des pies.

- On doit cracher par terre trois fois si on en voit qu'une seule dit Atkinson. J'ai essayé une fois, mais ça n'a rien donné.

- Oui, et qu'est-ce que vous dites de ma mangeoire qui s'est effondrée comme ça d'un coup ! dit Rumbelow. Je parie que ça ne serait pas arrivé s'il y en avait eu deux, côte à côte. »

Bennett garda le silence pendant tout le reste du repas. Après tout, plus ses camarades de classe étaient disposés à blâmer la pie pour leur malchance, et mieux cela lui convenait.

\*\*\*

-----

(\*) Après concertation avec mon copilote, il a paru préférable de proposer pour la fin de ce chapitre une traduction allégée de deux phrases qui - dans la VO - évoquent des superstitions, certes pittoresques mais inconnues en France. Mortimer affirme en effet : « *Il paraît que si on ne voit qu'une seule pie, il faut tenir son col de chemise jusqu'à ce qu'on voie une ambulance, sinon on aura de la malchance !* » Ce à quoi, Martin Jones répond : « *Et de toute façon, poursuivit-il sur le même sujet, tu devrais peut-être te cramponner à ton col pendant des mois vu le nombre d'ambulances qui circulent, là où tu habites.* » NDT

## CHAPITRE VI

### Changement de temps

La première tentative pour retrouver la capsule temporelle de M. Mac Taggart se solda par un échec. Bennett et Mortimer avaient prévu de descendre jusqu'aux taillis après le match du samedi après-midi.

« Pas question que quelqu'un d'autre débarque, déclara Bennett à son ami alors qu'ils retournaient dans le bâtiment après la partie de cricket. Juste nous deux, hein ?

- Eh bien, c'est d'accord ! dit Mortimer en tirant sur ses lacets enchevêtrés. Seulement, tu as passé la semaine à raconter à tout le monde qu'on s'occupait d'observation d'oiseaux, alors qu'est-ce que ça peut faire si certains d'entre eux veulent nous accompagner ?

- Ah mais, n'oublie pas, l'observation des oiseaux n'est qu'un prétexte ! Ça chamboulerait rudement la situation si quelqu'un nous voyait en train de farfouiller dans les buissons. On ne voit pas beaucoup d'oiseaux dans les terriers des blaireaux, pas vrai ?

- Je suppose que tu as raison, concéda Mortimer. Remarque, on ne voit pas beaucoup d'oiseaux rares dans les taillis, non plus. Nous sommes censés être à la recherche de spécimens comme des pie-grièches et des grèbes huppés, pas seulement des bruants sauterelles et tous ces piafs.

Ils sortirent par la porte latérale en veillant à ne tomber sur aucun de leurs camarades de classe susceptibles de vouloir les accompagner. La voie était libre par le terrain de jeu et ils avaient atteint la cahute des notations qu'on utilisait pour les parties de cricket quand un cri et des pas de course derrière eux annoncèrent Briggs qui se hâtait pour les rattraper.

« Je vous ai vu décamper, leur lança-t-il. Vous partez pour observer les oiseaux ?

- Eh bien...euh...oui et non, répondit Bennett. Nous allions juste...en quelque sorte... faire un tour d'horizon.

- Super ! Je viens avec vous.

- Non, pas question. Nous ne voulons personne d'autre.

- Vous ne pouvez pas m'en empêcher. Je suis membre du club. Je peux venir si je veux. Briggs sortit de sa poche un télescope miniature. J'ai apporté ça. C'est très utile pour le repérage à courte distance.

N'ayant rien à lui opposer, ils laissèrent Briggs se joindre à eux et leur trio prit la direction du terrain boisé.

- Okay, reprit Briggs. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

- Bon, euh, nous pouvons nous asseoir sur cette souche, répondit Bennett, et observer les oiseaux rares et tout le reste.

Ils s'assirent sur la souche d'arbre et restèrent silencieux durant près de deux minutes pendant lesquelles Briggs astiqua son télescope et fit quelques mises au point sur la cime des arbres situés à proximité. Mais si des oiseaux rares se trouvaient dans les parages, ils ne prirent pas la peine de se manifester. Tout ce qu'ils virent se solda par une volée de moineaux, une grive et une poule d'eau qui traversait l'étang.

Le silence fut brisé par Mortimer, qui soudain s'écria : 'Chut ! Chut !' ce qui semblait tout à fait inutile puisqu'ils étaient assis, aussi silencieux que des mulots.

- Pourquoi tu dis 'chut !' ?

- J'ai presque vu un pivert, juste à l'instant.

- Presque vu ? Briggs était perplexe. On ne peut pas 'presque voir' quelque chose. Soit, tu vois un pivert, soit tu ne le vois pas !

- Je veux dire que je l'ai entendu. Il faisait 'kiak-kiak-kiak'. Je suis sûr que c'était un pivert à moins que... Indécis, Mortimer marqua une pause. Non, peut-être que ç'en était pas un ! Je pense que ça devait être une moto qui passait sur la route.

Briggs leva les yeux au ciel, en soupirant.

- Tu ne sais même pas reconnaître la différence entre un pivert et une moto ?

- Peut-être que ce n'était pas une moto, alors. Ça aurait pu être une vache dans le champ de l'autre côté de la haie.

À ce stade, Briggs était en train de perdre toute patience vis à vis des confrères de ce club auquel il avait eu tellement envie de s'associer.

- Vous en faites une belle de société secrète ! dit-il d'un ton cinglant. D'abord, tous les oiseaux ne valent pas la peine d'être observés, et maintenant tu es en train de me dire que tu ne sais pas faire la différence entre une vache et une moto.

- Un pivert ! rectifia Mortimer, qui aimait la précision.

Bennett s'impatientait de la tournure que les choses étaient en train de prendre. À moins de parvenir à se débarrasser de Briggs, il n'y aurait pas moyen de faire une recherche un peu fouillée par eux-mêmes.

- Nous ferions mieux de nous séparer, proposa-t-il en se levant. Il pointa vers la gauche. Va par-là, Briggs, et Morty et moi, nous irons dans d'autres directions, et nous nous retrouverons plus tard pour rendre compte de ce que nous aurons observé.

C'est ainsi que Briggs passa la demi-heure suivante à contempler un nid de grive vide, tout en écrasant les moucherons qui grouillaient autour de son front.

Protégés de leur camarade d'observation par des buissons et des ronces, Bennett et Mortimer fouillèrent le sol de leurs pieds et scrutèrent les terriers de lapins et de blaireaux dans d'autres parties du taillis. Ils n'eurent rien à signaler jusqu'à ce que le sifflet du professeur de service se fasse entendre, les intimant de rentrer pour l'heure du coucher.

- C'est juste un de ces jours où il n'y a pas beaucoup d'oiseaux, dit Bennett avec un haussement d'épaules alors qu'ils revenaient en coupant à travers le terrain de jeu. Morty et moi, nous ferons peut-être une autre inspection dans quelques jours, mais tu n'es pas obligé de venir, si tu ne veux pas.

- Oh, je viendrai, l'assura Briggs. Vous ne pouvez pas me faire membre de votre club et ensuite vous débarrasser de moi comme ça ! »

Quelques jours plus tard, Briggs insista pour participer de nouveau à une prétendue séance d'observation des oiseaux, aux côtés de Bennett et Mortimer.

Après quoi, dans le dortoir, il eut un échange discret avec Morisson alors qu'ils allaient se coucher.

« Hé, tu sais quoi ? confia-t-il, il se passe quelque chose de vaseux dans cette société secrète organisée par Bennett.

- De vaseux ? Morisson haussa les sourcils. Je croyais que c'étaient des oiseaux qu'ils étaient passionnés, pas des poissons.

- Non, je veux dire, tout ça c'est très suspect. Je les ai accompagnés dans les taillis ce soir. Je me suis caché derrière un buisson et je les ai regardés à travers mon télescope. Et tu sais quoi ?

Morisson confirma qu'il ne savait pas quoi.

- Eh bien, tous ces beaux discours sur l'observation des oiseaux, c'est du pipeau. Ils n'y connaissent rien. Morty ne sait même pas faire la différence entre un pivert et une moto.

- Vraiment ? Eh bien, je sais qu'il est un peu myope. Peut-être qu'il n'avait pas nettoyé ses lunettes ?

- Ce n'est pas la question. Briggs regarda autour de lui pour s'assurer que les suspects étaient hors de portée de voix. Tout ça c'est pour donner le change. Au lieu de chercher des oiseaux, ils sont allés scruter des terriers des lapins et gratter avec leurs pieds autour des racines des buissons.

- Hum ! Je vois ce que tu veux dire ... c'est clairement vaseux, concéda Morisson en fronçant les sourcils. Nous ferions mieux de garder un œil sur eux et de voir ce qu'ils mijotent. »

Une période de temps humide s'en suivit qui s'étira par alternance sur près d'une quinzaine de jours.

En raison de l'état détrempé du terrain de jeu, ils furent contraints à plusieurs occasions de renoncer à jouer au cricket. Quant aux taillis, ils étaient trop détrempés pour que les garçons soient autorisés à se rendre de l'autre côté de l'enceinte du collège.

La recherche de la capsule temporelle fut donc reportée et Bennett et Mortimer concentrèrent leur attention sur d'autres sujets. Le plus important d'entre eux était la contribution de la 3<sup>ème</sup> Division à la soirée théâtrale qui était prévue à la fin du trimestre.

A l'inverse de la pièce de théâtre qui se jouait chaque année au collège en présence des parents et des visiteurs, dans une mise en scène de M. Carter, l'organisation de cette soirée théâtrale était confiée entièrement aux garçons.

- Je suis tout à fait favorable à ce qu'ils montrent ce dont ils sont capables sans l'aide des adultes, disait le directeur en prenant des dispositions pour la saison estivale. Je reconnais que le jeu des acteurs manque probablement de maîtrise, mais ce n'est pas là le plus important. Ce sont leurs efforts et leurs initiatives qui m'importent. »

Le directeur avait certainement raison sur leur manque d'expérience. Certaines prestations s'avéraient prometteuses et recueillaient le soutien des autres participants aux capacités dramatiques restreintes et qui avaient été persuadés ou même harcelés pour participer et répondre aux effectifs requis. Nul ne s'en plaignait ! Du fait de l'absence de personnes extérieures au collège, les garçons divertissaient leurs amis et leurs camarades de classe et pouvaient se permettre de tenir leurs rôles comme bon leur semblait. Se basant sur un poème ou une légende bien connue, le groupe de volontaires désigné pour chaque classe devait interpréter une histoire racontée dans leurs propres termes. Ils improvisaient les dialogues au fur et à mesure des répétitions et modifiaient l'intrigue en fonction de leurs besoins.

Le groupe théâtral qui représentait la 3<sup>ème</sup> Division était constitué de Briggs, Morisson, Atkinson, Bennett et Mortimer. Tandis qu'il pleuvait sur le terrain de jeu, ils se rassemblèrent dans la salle commune pour mettre au point leur spectacle.

Pendant quelques minutes, ils restèrent assis, les sourcils froncés et l'esprit vide. Puis Morisson s'écria :

- Que diriez-vous si on jouait le Joueur de Flûte de Hamelin, en remplaçant les rats par des dinosaures ?

- Ça m'a l'air plutôt limite, objecta Briggs.

- Je ne vois pas pourquoi, poursuivit Morisson. On pourrait dire que la ville d'Hamelin a été envahie par une immense tribu de tyrannosaures plutôt que par des rats. On pourrait faire des dinosaures avec des cartons et quelqu'un pourrait faire le joueur de flûte qui serait venu et...

- Briggs, je serai le joueur de flûte ! intervint Mortimer. Je pourrais utiliser ma flûte à bec. J'en suis à l'exercice cinq, donc je pourrais jouer...

- Hein ? Je n'ai jamais entendu une idée aussi stupide ! Le rejet de Briggs était cinglant. Je vois d'ici ce sacré Morty en train de jouer l'hymne national ou quelque chose d'aussi nul sur sa minuscule flûte à bec, avec un tas de dinosaures dansant derrière lui.

Ce jugement sévère porté sur ses prestations agaça Mortimer. Il s'était imaginé conduisant hors de scène des monstres hypnotisés sur l'air de "Joyeux Anniversaire".

- Et de toute façon, cela ne fonctionnerait pas, poursuivit Briggs. Les dinosaures se sont éteints il y a soixante-cinq millions d'années. Il n'y avait pas d'humains à cette époque, et encore moins des joueurs de flûte.

- Et je vais vous dire autre chose, annonça Atkinson. Certains de ces dinosaures mesuraient une trentaine de mètres de long, vous auriez donc besoin d'une pelletée de boîtes en carton ! »

Le thème du joueur de flûte fut abandonné et pendant quelques instants, ils réfléchirent en silence à d'autres idées.

Les réflexions de Bennett gravitaient autour d'un livre qu'il avait emprunté à Martin-Jones pour le lire le soir avant de se coucher. C'était l'histoire improbable, pleine de rebondissements, d'un groupe de garçons impliqués dans d'incroyables exploits, plein de bravoure et d'audace. Ils chevauchaient des poneys avec la même aisance que des cow-boys de l'Indiana ; ils naviguaient des embarcations sur des mers tourmentées aussi habilement que l'équipage d'un canot de sauvetage ; ils passaient leurs vacances à explorer des passages secrets, à retrouver des bijoux volés et démasquaient des espions ennemis avant même l'intervention de la police. Effectivement, il était clair que les traquenards des escrocs et des gangsters internationaux n'avaient aucune chance d'aboutir dès lors que ces jeunes intrépides se lançaient à leur trousse. C'était, bien sûr, assez incroyable - même Bennett en convenait. Mais cela lui fournissait l'ébauche de quelques bonnes idées.

« Je sais quoi ! s'écria Bennett, rompant le silence. Pas besoin de nous baser sur un poème. Nous allons créer notre propre pièce avec des gars qui sont poursuivis par une bande d'escrocs et qui se cachent dans un passage secret et qui finissent par trouver des plans qui ont été volés.

Il s'interrompit, conscient des regards désobligeants et des grognements moqueurs de ses collègues acteurs.

- Ça paraît un peu faiblard, affirma Briggs. Ce n'est pas ce que j'appelle une intrigue originale.

- Eh bien, le Joueur de Flûte ne l'était pas non plus, rétorqua Bennett. Tout ça dépend de la façon dont on s'y prend ! Il s'arrêta pour réfléchir. Nous pourrions inventer l'histoire d'un savant fou qui a inventé quelque chose, comme...euh, eh bien, une invention, et des escrocs qui volent ses plans, et il y aurait un combat mais les gentils gagneraient et...euh...eh bien, c'est à peu près tout pour l'instant. »

Ça ne paraissait pas très convaincant et ce n'était pas bien clair, mais comme aucun d'entre eux n'avait rien trouvé de mieux, ils acceptèrent d'y réfléchir. Au cours des jours suivants, l'intrigue se précisa dans ses grandes lignes mais pas encore dans tous ses détails. Briggs et Morisson interpréteraient les méchants, Atkinson et Bennett les héros et Mortimer serait le savant fou, bouleversé par le vol de ses documents secrets.

« Pourquoi Morty doit-il être fou ? demanda Atkinson lors de la première répétition. Evidemment, il l'est pour de vrai... ça, tout le monde le sait ; mais qu'est-ce que ça a à voir avec l'histoire ?

- Ça rend les choses plus excitantes expliqua Bennett. Il déambulera en hurlant d'un rire dément et plaintif comme celui d'une âme damnée. Même si en fait, il n'est pas vraiment cinglé : il fait juste semblant pour brouiller la piste des escrocs. »

Mortimer était satisfait de l'attribution de ce rôle et il était bien déterminé à y mettre le paquet. Pendant tout le restant de la semaine, il s'entraîna en dehors des heures de collège à produire un rire sauvage et dément.

Ils organisèrent quelques répétitions supplémentaires après l'étude du soir. En l'absence de dialogues écrits, les acteurs durent inventer leurs répliques au fur et à mesure, ce qui signifiait que l'intrigue continuait à évoluer. Il y avait de longues pauses fréquentes où personne ne trouvait rien à dire, mais ils compensèrent le manque de conversation en improvisant une intrigue plus violente. Le vendredi fut une journée encore trop humide

pour jouer au cricket et, durant les heures attribuées aux jeux, l'ensemble du collège se retrouva cloîtré dans les bâtiments.

Briggs et Morisson répétèrent un combat désespéré face à Bennett et Atkinson : leurs armes de fortune – revolvers et mitraillettes - pétaradaient dans un formidable vacarme.

M. Wilkinson, qui notait des cahiers dans la salle des professeurs, était exaspéré par le tintamarre dans le couloir. Il finit par mettre de côté ses notations pour aller enquêter mais à cet instant la plupart des acteurs avait quitté la scène et seul Mortimer était encore présent. M. Wilkinson le croisa seul dans l'escalier, s'entraînant à ses propres bruitages.

« Mortimer ! appela-t-il sèchement. Le rire sauvage et dément s'arrêta net.

- M'sieur ?

- Pourquoi donc faites-vous ces bruits épouvantables ?

- Je suis un savant fou, m'sieur, expliqua l'acteur. Enfin pas vraiment fou... je fais juste semblant, pour tromper les méchants.

M. Wilkinson, qui ignorait tout du chef-d'œuvre dramatique en préparation, se trouva déconcerté.

- Mais, tête de linotte, vous ne pouvez pas faire le tour du bâtiment en brailant comme un fou. Vous devez être tombé sur la tête, ma parole !

- Oui, m'sieur, je suis censé être fou, c'est ce que tout le monde croit, mais ça se termine bien à la fin.

Cela n'avait aucun sens pour M. Wilkinson.

- Eh bien, peu importe ce à quoi vous jouez, allez le faire là où je ne pourrai pas vous entendre. J'en ai assez de vos absurdités pour cet après-midi.

- Oui, m'sieur !

Mortimer descendit l'escalier, toujours concentré sur le personnage qu'il incarnait. Arrivé en bas, il eut une idée qui, selon lui, pourrait ajouter un peu de raffinement à sa performance. Il se retourna et voyant M. Wilkinson qui se tenait toujours en haut de l'escalier, il lui demanda son avis.

- M'sieur ! S'il vous plaît, m'sieur, lança-t-il.

- Qu'y a-t-il à présent, Mortimer ?

- Eh bien, m'sieur, est-ce que ça irait si je grince des dents quand je ris ? Ou est-ce que ça serait un peu trop exagéré ? »

M. Wilkinson ne répondit pas. Pour la centième fois, il se demanda pourquoi fallait-il toujours que des garçons en pleine croissance se comportent d'une manière absolument incompatible avec la manière de penser d'un adulte ? Il soupira en s'interrogeant, perplexe. Tout ce dont ils étaient capables de dire et de faire ! Sans nul doute, deviendraient-ils au fil du temps des citoyens raisonnables. Mais en attendant !

Tout en secouant tristement la tête, il retourna dans la salle des professeurs pour y noter les cahiers de mathématiques de la 3<sup>ème</sup> Division.

\*\*\*



## CHAPITRE VII

### Plan de campagne

Enfin la météo finit par s'améliorer. Le terrain de jeu redevint praticable, les parties de cricket purent reprendre et les taillis ne furent plus inaccessibles. De toute évidence, il était temps de reprendre la recherche de la vieille boîte en fer blanc.

« Pas question que Briggs vienne avec nous. Il faut qu'on le sème sinon on n'aura aucune chance de chercher tranquillement, expliqua Bennett à Mortimer après le déjeuner du mardi. Que dirais-tu si j'y allais tout seul pendant que tu le retiens en discutant, ou en jouant au ping-pong ou un truc de ce genre jusqu'à mon retour ? Au moins, nous saurions où il est.

Mortimer secoua la tête.

- Ça ne marcherait pas. Je n'aurais pas assez de choses à lui raconter. En plus il me battra au ping-pong en trente secondes chrono et après il serait impatient d'aller te rejoindre ! »

Mais le hasard ne tarda pas à leur être favorable lorsque, pendant le cours de l'après-midi, M. Wilkinson infligea à Briggs une retenue : il était contraint de rester en classe après l'étude du soir pour recopier son devoir de géographie trop mal écrit et que le professeur avait refusé d'accepter.

- Ce n'est pas de chance ! le consola Bennett à la fin du cours. Il fit de son mieux pour paraître compatissant tout en réprimant sa joie face à cette heureuse tournure des événements. Wilkie est vraiment ignoble de te coller comme ça ! Du coup, tu ne pourras pas venir avec nous aux taillis après l'étude.

- Je viendrai dès que j'aurai terminé. Cela ne prendra peut-être pas trop de temps.

- Oh, ne te dépêche pas trop, plaïda Mortimer, alarmé. Si tu le bâcles, Wilkie te fera recommencer ! »

Après l'étude, Bennett et Mortimer se rendirent en toute hâte aux taillis afin d'y poursuivre leur recherche interrompue, réconfortés de savoir leur camarade retenu en classe.

Mais une fois encore, ils n'eurent guère de chance et au bout de quelques minutes de recherche infructueuse, Bennett s'écria :

« Est-ce que tu crois que Mr Mac..., c'est comment son nom déjà ?... Il nous a peut-être fait marcher ? Tu penses qu'il a vraiment enterré cette boîte, ou qu'il s'est juste payé notre tête ?

Ils y réfléchirent et conclurent que l'histoire de M. MacTaggart était presque certainement vraie, puisqu'il avait fouillé les buissons avant de se savoir surveillé. Il ne se serait pas donné autant de mal s'il n'avait pas été réellement en train de chercher quelque chose. Ça n'aurait pas eu de sens !

- Je crois que nous perdons notre temps, en fouillant comme ça, déclara Mortimer pour conclure. Ce dont nous avons besoin, c'est d'un détecteur de métaux...un truc comme un compteur Geiger. Il ramassa un bâton pour faire une démonstration. Tu fais des allées et retours comme ça, et si l'appareil passe sur du métal, ça fait bip-bip.

Bennett lui lança un regard plein de morgue.

- Je le sais bien, espèce de banane ! Tout le monde le sait ! Le problème, c'est que nous n'avons pas de détecteur de métaux !

- Bien sûr. Je souhaitais juste que nous puissions en trouver un, quelque part.

- Tu parles ! Pas la moindre chance ! C'est comme si tu disais : allez, prenons un bulldozer ou une pelle mécanique ! J'entends déjà ce que dirait le directeur en voyant un énorme engin de terrassement remonter l'allée du collège et... Il s'interrompit soudain tandis qu'un souvenir à moitié oublié s'éveillait dans son esprit. Hé, attends voir une minute ! Je sais qui en a un !

- Quoi... un bulldozer ?

- Non, espèce de plouc. Un détecteur de métaux.

- Qui donc ?

- Le père de Bromwich. Bromo en a parlé une fois le trimestre dernier. Il a dit que lui et son père avaient l'habitude de faire de la détection de métaux pendant les vacances. Ils restèrent silencieux pendant quelques instants tout en se demandant si cette piste valait la peine d'être étudiée.

- Ah, mais est-ce qu'il le prêterait ? demanda Mortimer. Est-ce qu'il oserait même poser la question à son père ? Tu sais comment il est, ce sacré Bromo !

Habituellement, Bromwich était un camarade de classe assez sympathique, mais il était du genre loup solitaire, préférant faire cavalier seul plutôt que de se joindre aux activités de ses camarades de la 3<sup>ème</sup> Division. Il lui arrivait parfois, quand il n'était pas d'humeur, de se montrer un peu difficile. Et il y avait d'autres problèmes à anticiper. S'ils le persuadaient d'approcher son père (ce qui n'était pas garanti) ; et si son père était d'accord pour apporter le détecteur lors de sa prochaine visite (et c'était encore moins garanti) ; M. Bromwich leur permettrait-il d'utiliser son appareil eux-mêmes et de leur montrer comment le faire marcher ?

En supposant que tout cela puisse aboutir, Bromwich exigerait de connaître la raison de cet emprunt et ils seraient contraints de lui révéler leur secret.

- Nous n'avons pas besoin de tout lui dire, déclara Mortimer. On pourrait juste dire que nous voulons l'emprunter pour notre club.

Bennett émit un 'tss-tss' pour marquer sa réprobation.

- Tu es maboule ! Comment pourrait-on dire que nous avons besoin d'un détecteur de métaux pour aller observer les oiseaux ? Franchement, Morty, tu devrais te faire examiner le cerveau.

- Désolé, Ben, je n'y avais pas pensé.

Malgré tout, ils décidèrent d'approcher Bromwich et de solliciter sa coopération sans entrer dans les détails sur leurs intentions.

- Nous ne lui demanderons pas tout de suite, d'un seul coup, suggéra Bennett. On essaiera juste d'être amical avec lui pendant quelques jours pour, disons, l'amadouer un peu.

Mortimer gloussa.

- L'amadouer ! Tu n'as qu'à lui donner une branche de rhubarbe, comme pour Wilkie !

- Ce n'est pas drôle, répliqua Bennett, alors qu'ils retournaient dans la cour de récréation. Tu vois ce que je veux dire.

Le plan pour amadouer Bromwich fut bientôt mis en œuvre.

Dès le lendemain matin, au petit déjeuner, Bennett lui offrit l'une de ses saucisses en guise de cadeau amical et Mortimer lui laissa racler le fond de son pot de confiture maison, déjà presque vide.

Avant le début de la leçon de dessin, dispensée par M. Hind, Bennett se fit un devoir de tailler les crayons de Bromwich à sa place et à l'heure du coucher, Mortimer récupéra très aimablement le capuchon de son tube de dentifrice qui était tombé dans un interstice du plancher.

Au cours des jours suivants, des marques d'amitié identiques furent renouvelées.

Bromwich était surpris par tant de dévouement pour assurer son confort personnel. Pour commencer, il était d'un naturel méfiant et il se tenait sur ses gardes si jamais une mise en boîte ou une ruse était élaborée pour le piéger ; mais voyant que les services rendus continuaient, ses doutes s'évanouirent, son humeur s'éclaircit et il commença à réviser l'opinion qu'il avait de ses camarades.

Jusque-là, il avait toujours considéré Bennett et Mortimer comme des clowns inoffensifs et ne voyait aucune raison pour changer d'avis. Mais s'ils étaient disposés à être des clowns amicaux, alors tant mieux !

En retour, son humeur devint joviale et à son tour il commença à leur rendre quelques services.

Le mercredi suivant, Bennett décida que le processus d'amabilités se passait si bien qu'ils pourraient maintenant aborder le problème de l'emprunt du matériel indispensable.

Qui devait lui poser la question ? Pour en décider, ils tirèrent à pile ou face, et Mortimer (ayant perdu le tirage au sort) fut chargé de faire la demande.

Pendant la récréation du matin, Mortimer alla trouver Bromwich dans la cour.

« Dis donc, Bromo, s'écria-t-il en lui offrant un biscuit au gingembre, ton père a bien un détecteur de métaux, pas vrai ?

Bromwich hocha la tête.

- C'est exact. Pourquoi ?

- J'ai juste pensé que ce serait plutôt amusant s'il l'apportait avec lui la prochaine fois qu'il viendra te voir.

- Oui, bonne idée ! Nous pourrions l'essayer sur le terrain de cricket ; avec un peu de chance, on pourrait trouver quelques vieilles pièces. Mon père a trouvé un fer à cheval l'été dernier.

- Tu penses qu'il nous laisserait l'utiliser nous-mêmes ?

- Je pense que oui, répondit Bromwich. C'est assez facile une fois qu'on a pris le coup de main. Je lui demanderai dimanche, quand j'écirai chez moi.

Mortimer se réjouit de la facilité avec laquelle sa demande avait été accordée. D'autant que Bromwich ne lui avait même pas demandé pour quelle raison il voulait le détecteur !

C'était dans la poche à présent ! Inutile de se balader plus longtemps dans les buissons ! Il n'y avait plus qu'à attendre la prochaine visite de M. Bromwich et tout irait bien.

Mortimer se hâta de retrouver Bennett pour lui faire part de la bonne nouvelle.

Ni l'un ni l'autre n'aurait pu prévoir que leur éblouissant stratagème serait réduit à néant avant la fin de la journée.

\*\*\*

## Avertissement à nos Amis Lecteurs

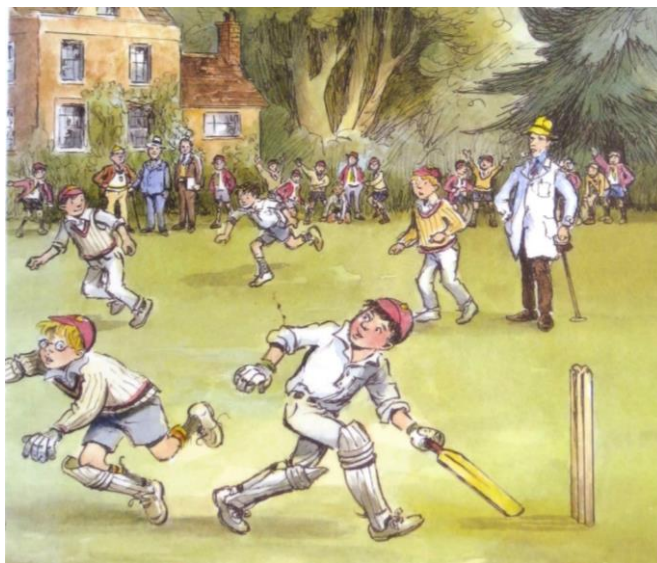
Le chapitre suivant, le 8<sup>ème</sup>, se déroule lors d'une partie de cricket, un environnement que les termes techniques rendent particulièrement obscur aux non-initiés.

Compte tenu de la relative brièveté de cet inédit, mais aussi prenant en compte une péripétie qui survient à l'issue de ce chapitre et qui entraîne un revers pour nos deux jeunes héros, il a paru difficile de se dispenser de le traduire.

Toutefois, par souci, d'en simplifier la lecture, un exposé des plus succincts sur le **déroulement d'une partie de cricket** a semblé utile.

Merci de mettre la lecture de cet inédit sur **PAUSE** et de prendre connaissance de cette brève présentation du jeu préféré de notre ami Bennett, en espérant qu'elle vous rendra ce chapitre un tantinet moins « indigeste ». Ce qui, j'en conviens, n'est absolument pas garanti. – NDT

adaptation abrégée de <https://london.frenchmorning.com/le-cricket-explique-aux-nuls/>



### - Les règles de base (en vert les termes techniques français et en rouge leur équivalent anglais) :

Le cricket est un sport collectif de balles et de battes qui oppose deux équipes de 11 joueurs chacune, dans une série de manches sur un terrain. A noter que les joueurs ne peuvent pas être remplacés au cours de la partie.

Chaque équipe alterne entre **attaque** et **défense**, les joueurs des deux camps se relayant après chaque **série "over"** de six balles.

### - Sur le terrain

Lors d'une manche, sur le terrain on trouve un lanceur "**bowler**" et les dix autres membres de son équipe, appelés des chasseurs "**fielder**" et deux batteurs "**batsman**" de l'équipe adverse. Le lanceur envoie la balle en visant le guichet "**wicket**" qui est une structure en bois située derrière le batteur. Ce dernier doit la défendre et renvoyer la balle le plus loin possible afin d'avoir un maximum de temps pour courir et échanger sa position avec le second batteur, situé dans la zone d'en face (placée à un peu plus de 20 mètres).

Le but étant pour les batteurs d'alterner leurs places avant qu'un des chasseurs de l'équipe adverse ne ramène la balle jusqu'au "guichet". Si tel est le cas, il marque alors des points (appelés "**runs**"). Généralement sur un coup de batte, seul un ou deux points sont inscrits.

Néanmoins, lorsque le batteur envoie directement la balle en dehors des limites du terrain il marque six points et lorsque la balle sort du terrain avec un ou plusieurs rebonds, il en marque quatre.

Si l'un des chasseurs attrape la balle en plein vol ou si la balle touche la structure en bois, le batteur est éliminé directement de la manche – qui s'achève lorsqu'il n'y a plus qu'un batteur sur le terrain.

### - Qui remporte le match ?

Pour gagner le match, il suffit de marquer le plus de points et donc de remporter le plus de manches.

## CHAPITRE VIII

### Le coureur

Le match de cricket Junior pour le championnat de la saison dans lequel Drake devait jouer contre Raleigh eut lieu cet après-midi-là. Tandis que les équipes de leurs aînés maintenaient un bon niveau de jeu, il ne fut pas possible d'en dire autant pour les jeunes de neuf, dix et onze ans qui composaient les équipes juniors. Leur score était au plus bas.

Si l'une des équipes parvenait à recueillir une soixantaine de points, on pouvait considérer que c'était plutôt honorable. Mis à part quelques joueurs prometteurs (notamment Briggs dans l'équipe de Raleigh et Bennett dans celle de Drake) peu d'autres batteurs pouvaient espérer décrocher des scores supérieurs. Huit ou neuf points environ, c'était tout ce qu'un batteur débutant pouvait espérer marquer. A vrai dire, tout ce qui n'était pas un zéro pointé était un sujet de fierté.

Mortimer et Bromwich jouaient tous les deux pour l'équipe de Drake, bien qu'ils ne soient que rarement sollicités pour jouer dans l'équipe junior. L'un comme l'autre, on ne pouvait pas compter sur eux pour être à la batte, lancer, attraper ou même voir la balle arriver avant qu'il ne soit trop tard. La seule différence entre ces deux joueurs de petit niveau se résumait au fait que Mortimer n'aimait pas jouer au cricket et que ce n'était un secret pour personne, alors que Bromwich, lui, était un vrai passionné.

Dans ses rêves éveillés, Bromwich s'imaginait marquer 100 points ou éliminer ses adversaires sur un score pathétique ; dans son imagination, il se voyait toujours comme « l'homme décisif du match ». Son joueur favori, le champion qu'il vénérât le plus, était le capitaine de l'équipe du comté de Middlesex (où résidait la famille de Bromwich). Ce matin-là, il avait lu dans le journal que la position habituelle de son joueur préféré était celle d'arrière. Aussitôt, il avait décidé d'adopter cette position et d'en faire sa propre spécialité : si être arrière était assez bien pour le capitaine du Middlesex, ça devait l'être aussi pour David Jonathan Bromwich.

« Sur le terrain, je joue toujours comme arrière, annonça-t-il à Binns et Blotwell qui du haut de leurs huit ans étaient les plus jeunes garçons du collège - et Binns et Blotwell, le croyant sur parole, en furent dûment impressionnés.

Briggs (pour Raleigh) et Bennett (pour Drake) étaient les capitaines des équipes juniors du championnat. Bromwich ainsi que Mortimer – qui pour sa part aurait de beaucoup préféré être batteur - furent intégrés dans l'équipe pour équilibrer le jeu car plusieurs joueurs considérés comme plus fiables se trouvaient indisponibles pour des maux de gorge ou des migraines.

Briggs remporta le tirage au sort et il fut décidé que les joueurs de Raleigh attaquaient les premiers.

Tout en mettant au point sa stratégie de jeu, Bennett conduisit ses joueurs sur le terrain et leur indiqua leurs positions respectives.

Bromwich se tourna vers son capitaine en disant : « Bennett, Bennett, est-ce que je pourrais être arrière ? Je joue toujours arrière : c'est ma position préférée ; je suis assez bon comme arrière, franchement !

- OK ! concéda Bennett, sachant pertinemment que peu importait le positionnement de Bromwich : son jeu serait médiocre où qu'il soit placé.

M. Carter vint sur le terrain pour commencer la partie, avant d'aller superviser d'autres matches sur les différentes parties du terrain.

Il nomma les arbitres de l'équipe à la batte et regarda autour de lui pour s'assurer que les chasseurs étaient bien en position. Il remarqua que Bromwich vagabondait en cercles incertains du côté du lanceur.

- Où êtes-vous positionné sur le terrain, Bromwich ? demanda-t-il.

- Arrière, m'sieur. »

- Bien, alors. Allez-y et mettez-vous en position. Nous allons commencer.

- Oui, m'sieur ! Bromwich fit quelques pas dans la mauvaise direction, se retourna et lança un regard désespéré à M. Carter. M'sieur, s'il vous plaît, m'sieur, vous pouvez m'aider, s'il vous plaît ?

- Qu'y a-t-il, Bromwich ?

- Eh bien, m'sieur, où est-ce qu'on se place quand on est arrière ?

Grâce au jeu intelligent de Briggs, le score de Raleigh avait atteint 61 points pour 8 guichets lorsque le premier incident se produisit.

Bromwich avait évolué dans son style habituel et n'avait raté que deux arrêts de volée (alors que Mortimer en avait raté trois).

Atkinson fit une passe à Thompson, un rouquin de la 3<sup>ème</sup> division, qui renvoya énergiquement la balle vers l'arrière, heurtant douloureusement Bromwich à la cheville.

Ce dernier poussa un cri de douleur et s'effondra sur le sol en tenant sa cheville endolorie. D'autres joueurs en défense l'aidèrent à se relever, mais Bromwich ne parvenait plus à marcher sans assistance et il fut soutenu, en sautillant, et ramené sur le côté près de la cahute des notations où il s'assit en se frottant la cheville. Être arrière n'était pas une aussi bonne position que ce qu'il avait cru. En tous cas, c'était vraiment trop dangereux !

Peu de temps après, la manche de Raleigh se termina sur un total de 63 points.

- Vraiment désolé, Bromo ! assura Thompson à son adversaire blessé. Atki en a envoyé une tellement fastoche que je n'ai pas pu m'empêcher de la dégager. Je ne voulais pas te frapper, tu sais.

- C'est bon, répondit Bromwich avec un sourire souffreteux. Ça ne fait plus si mal maintenant. Il se leva et boitilla quelques pas.

- Aïe ! Je peux marcher, mais je ne peux plus courir. C'est trop douloureux !

- Pas de chance ! Ça veut dire que tu ne pourras pas être à la batte, je suppose ?

Bromwich y songeait. Il avait espéré pouvoir marquer quelques points...disons, environ cinq ou six avec de la chance ; en tout cas, pour ne pas rester sur un « zéro pointé ».

Dans les rares occasions où il avait été sélectionné pour l'équipe junior son score le plus élevé n'avait été que de 3. Aujourd'hui, il avait une occasion en or pour montrer de quoi il était capable.

- Je vais faire de mon mieux, déclara-t-il. Je ne vais pas manquer mes tours de batte. Je vais juste demander à quelqu'un de courir pour moi.

- Je serai ton coureur, proposa Mortimer, scellant avec dévotion les liens de l'amitié.

- C'est d'accord, Morty !

Binns et Blotwell, venus assister au match, échangèrent des regards perplexes.

- C'est quoi un « coureur » dans une partie de cricket ? demanda Binns. C'était un terme qu'il n'avait pas encore entendu lors de la partie de cricket des joueurs débutants de la 1<sup>ère</sup> Division, à laquelle Blotwell et lui-même avaient participé.

- C'est pas vrai ! lança Bromwich. Ils ne vous apprennent donc rien sur le cricket en 1<sup>ère</sup> Division ? Il poursuivit en expliquant. Voilà comment on procède : quand je suis face au lanceur de la balle, mon coureur, c'est-à-dire

Mortimer, doit se tenir à côté de l'arbitre côté frappeur, et chaque fois que je fais une bonne frappe et que nous pouvons marquer, je reste immobile et Mortimer court sur le terrain à ma place.

Binns paraissait toujours perplexe.

- Oui, mais que se passe-t-il quand l'autre gars fait face au guichet ?

Bromwich soupira et parla du ton patient de celui qui doit expliquer les choses les plus élémentaires à des juniors un peu simplets.

- C'est pourtant évident ? Lorsque l'autre est en face, je reste à l'écart et mon coureur se tient debout à ma place et court pour moi.

Les deux plus jeunes garçons hochèrent la tête et s'accroupirent sur le côté pour regarder leurs aînés jouer. Il n'y avait pas de joueurs d'exception entre les deux équipes. Chacune disposait de trois ou quatre joueurs qui affichaient des dispositions, mais le reste des équipes était un ramassis de débutants maladroits.

Martin-Jones et Pettigrew, un demi-pensionnaire, ouvrirent la manche pour Drake, mais leur tandem se rompit dans la seconde quand la balle de Pettigrew fut interceptée au guichet.

Bennett entra dans le premier guichet et maintint obstinément sa position contre des lancers assez raides de Morisson et de Briggs. Il parvint à marquer quelques points en dépit de l'aide un peu molle de certains membres de son équipe.

Une confrontation entre Rumbelow et son capitaine apporta quelques points bienvenus et le score grimpa lentement jusqu'à ce qu'il atteigne 59 pour 8 guichets avec Bennett toujours à la base.

- Ouah ! Encore cinq points et c'est la victoire, s'égosilla Blotwell depuis son perchoir, sur le côté du terrain. Si ce sacré Bennett continue comme ça, Drake est sûr de gagner !

- Je ne parierais pas là-dessus, conseilla Binns, qui était un supporter de Raleigh. Tu n'as pas vu qu'il vous reste encore deux guichets ?

Bromwich, le batteur numéro onze, venait d'enfiler ses protections. Sa cheville ne lui faisait plus mal, même s'il marchait toujours en boitant légèrement. Il croyait ainsi montrer son courage malgré ses blessures.

Arborant une batte, Mortimer s'approcha et le rejoignit.

« Après c'est ton tour, Bromo !

- Oui je sais. Je me tiens prêt.

- Tu vas assurer. Reste là et frappe ! Je me charge de la course.

Sur la première balle de la série, Bennett fut éliminé (Briggs marque avec 22), le score s'étant hissé jusqu'à 62.

Le dernier batteur boitilla vers la piste, son coureur à ses côtés. Encore deux points à marquer et il ne leur restait plus que cinq balles ! Victoire ou défaite ? Tout allait dépendre de lui, David Jonathan Bromwich ! Il fallait qu'il joue prudemment, qu'il ne prenne aucun risque, se dit-il alors que le lanceur entamait sa course. C'est ainsi qu'il bloqua les quatre premières balles et les renvoya doucement vers le lanceur.

Debout aux côtés de l'arbitre, Mortimer se détendit. Avec ce sacré Bromo qui assurait un jeu défensif, il n'allait finalement pas avoir beaucoup l'occasion de courir. Soudain, une libellule s'en vint flotter dans les airs et se mit à danser au-dessus de sa tête. C'était une très jolie libellule... Mortimer se mit à l'observer... Dans son imagination, l'espace d'un instant, il se vit incarnant le Professeur Mortimer, spécialiste de renommée mondiale des lépidoptères, à la recherche de papillons rares dans les forêts tropicales d'Amérique du Sud. C'est ainsi qu'il se laissa déconcentrer, à l'instant même où Bromwich devait faire face à la dernière balle de la série.

C'était pourtant un vrai cadeau, même pour un batteur débutant ! Tentant le tout pour le tout, Bromwich frappa de toutes ses forces et la balle fut balayée hors du terrain. Ils pourraient encore assurer une passe...peut-être même deux, si le joueur en défense tâtonnait.

- Oui ! Vas-y ! lança-t-il.

Instinctivement, il fit mine de clopiner en avant mais se trouva bloqué par une douleur au niveau de sa cheville. Son adversaire de batte avait déjà remonté le terrain et approchait à grands pas. Bromwich jeta un rapide coup d'œil sur sa gauche. Horrifié, il vit que Mortimer n'avait pas encore commencé à courir et regardait rêveusement dans l'espace.

- Mortimer ! cria-t-il. Mortimer !

Et sur le côté, depuis la cabane des notations, le restant de l'équipe de Drake fit écho à son cri éperdu.  
« Mortimer ! Cours, idiot ! Lance ! »

Le coureur se ressaisit soudain. « Oh ! Ouah ! Mince alors ! Désolé ! »

Soudain galvanisé, il se mit à courir aussi vite qu'il le pouvait. Mais les secondes perdues se soldèrent par une catastrophe. Le joueur en défense arrêta la balle intelligemment et la renvoya au lanceur qui la réexpédia alors que Mortimer était encore à deux mètres de la base.

« Bromwich éliminé avec 0... » Raleigh avait gagné le match !

Bromwich, resté sur sa base, en pleurait presque de frustration et de rage. Il se tenait debout en battant l'air avec sa batte et aurait bien tapé du pied si celui-ci n'avait pas été aussi douloureux.

Mortimer, la tête baissée par la culpabilité et le remords s'avança vers lui.

- Vraiment désolé, Bromo. Terriblement désolé !

- Désolé ! Tu es désolé ! postillonna Bromwich, furieux. Ça me fait une belle jambe de savoir que tu es désolé. Tu m'as évincé exprès. C'est ce que tu cherchais.

- Non, c'est pas vrai... je t'assure. J'ai couru aussi vite que j'ai pu, mais je n'y suis pas tout à fait parvenu.

- Pas tout à fait ? Bromwich pouvait à peine se contenir. Pourquoi n'as-tu pas couru quand je t'ai appelé ?

- J'étais juste un peu en retard au démarrage. Il y avait cette libellule, tu vois, et ça...

- Ne cherche pas d'excuses. C'est du sabotage, en fait ! Un sabotage volontaire !

- Non, je t'assure...

- Bien sûr que si ! Tu as proposé d'être mon coureur spécialement pour me faire éliminer.

- Bien sûr que non. Ce qui s'est passé, c'est...

Bromwich refusa de l'écouter.

- Tu es un traître infâme et perfide, Mortimer ! cria-t-il, avec amertume. J'en ai fini avec toi, Mortimer, et avec Bennett aussi. Je ne serai plus ami avec vous deux !

Il repartit vers le cabanon des notations, sa claudication soudain évanouie !

- Et en plus, cria-t-il à Mortimer, pas la peine de compter sur mon père pour vous prêter son détecteur de métaux. Il n'est pas question que je le lui demande. Je ne le ferais pas, même pour un million de livres ! »



## CHAPITRE IX

### Une partie de cache-cache

Inutile de dire que Mortimer n'eut guère la cote auprès de ses camarades durant tout le reste de la journée.

L'équipe de Drake avait perdu le match et tout était de sa faute ! Même Bennett critiquait la performance pathétique de son ami. Bromwich, en particulier, continuait à tempêter.

« J'ai été cinglé de choisir Mortimer pour être mon coureur, criait-il à l'adresse d'un groupe de juniors dans le vestiaire après le match. Il ne connaît rien au cricket. Il ne sait même pas faire la différence entre les deux extrémités d'une batte et il ne connaît pas non plus la différence entre un bosanquet et une baïonnette.

- Et tu la connais, toi, la différence ? demanda Atkinson.

Bromwich parut déconcerté. Il ne s'attendait pas à ce qu'on lui pose la question.

- Eh bien... euh... un bosanquet c'est... euh.... Eh bien, je le sais naturellement. Seulement je n'arrive pas à m'en rappeler pour l'instant. De toutes façons, Mortimer ne le sait pas non plus.

- Bien sûr que si, je le sais ! lança Mortimer qui essayait de se cacher du reste de son équipe, derrière un portant à vêtements. Un bosanquet, c'est une passe où le lanceur fait croire qu'il va envoyer une balle dans un sens mais qu'il l'envoie dans le sens opposé, et une baïonnette, c'est quand le lanceur envoie une balle qui atterrit aux pieds du batteur ! »

Les membres de l'équipe échangèrent des regards étonnés. Mortimer était sans doute un cas désespéré en matière de cricket, mais pour la théorie, en tout cas, il connaissait les bonnes réponses.

Au fil des jours suivants, les discussions sur le championnat s'estompèrent tandis que d'autres problèmes se présentèrent et mobilisèrent l'attention des garçons.

Les préparatifs de la soirée théâtrale se poursuivirent avec un succès mitigé, mais les contributions de la 3<sup>ème</sup> Division étaient de plus en plus chaotiques à chaque nouvelle répétition.

Sans un texte écrit, l'intrigue ne cessait d'être modifiée car aucun des acteurs ne parvenait à se souvenir de ce qu'ils avaient dit et fait la fois d'avant.

Les méchants devinrent des bandits mexicains lors d'une répétition puis des voleurs de banque italiens lors de la suivante.

Le rôle du savant fou fut modifié pour devenir un mystérieux extraterrestre de l'espace intergalactique, principalement parce que les autres acteurs n'en pouvaient plus des rires déments et insensés de Mortimer ni d'entendre ses grincements de dents.

Les accessoires, également, occasionnaient quelques problèmes.

Morisson apporta une fausse barbe qu'il avait achetée dans un magasin de farces. La bande élastique qui la maintenait en place était déjà trop tendue lorsqu'il devait l'enfiler par-dessus ses cheveux, et chaque fois qu'il ouvrait grand la bouche, la barbe sautait de son menton jusqu'à son front où elle se dressait comme une paire de sourcils extravagants.

« Nous ne pouvons pas continuer comme ça, se plaignit Bennett après quelques jours de répétitions désastreuses. Je suis d'avis que nous abandonnions cette pièce et que nous fassions quelque chose d'autre !

- Comme quoi ? demanda Briggs.

Bennett haussa les épaules.

- Je ne sais pas. Laisse-moi y réfléchir. Je vais bien trouver quelque chose ! »

ooo

A présent, Bennett et Mortimer commençaient à désespérer de ne jamais trouver la vieille boîte en fer blanc de M. MacTaggart.

« Nous ferons une autre tentative ce soir, déclara-t-il à Mortimer alors qu'il ne restait plus qu'une quinzaine de jours jusqu'à la fin du trimestre.

- Si nous ne la trouvons pas cette fois, nous n'aurons qu'à tout annuler.

- OK ! convint son ami.

- Figure-toi que j'ai appris que Briggs s'est inscrit pour le championnat de tennis junior de ce soir, donc ça va l'occuper pour un bon moment.

La voie était libre lorsque les deux garçons se mirent en route pour leur dernière exploration des taillis.

Les seuls camarades qu'ils virent étaient Binns et Blotwell assis sur le talus près du pavillon, où Blotwell était en train d'enseigner à Binns un tour qu'il venait d'apprendre.

- Si jamais Briggs passe par ici, ne lui dites pas que vous nous avez vus.

- Ça marche ! déclara Blotwell. Est-ce que vous voulez voir notre nouveau tour secret ?

- Pas vraiment, a déclaré Bennett. Je suis occupé.

- Eh bien, je vais vous le montrer quand même. Cela ne prendra qu'une minute. je crois que ça va faire sensation.

Blotwell cueillit un long brin d'herbe sur le talus. Le tenant dressé entre ses pouces, il le porta à ses lèvres et souffla. Celui-ci émit un son semblable à celui d'un clairon mal embouché.

- Et ça, alors ? Je parie que tu ne sais pas le faire.

- Très intelligent ! Brillant ! fit Bennett du ton qu'un adulte prend pour faire plaisir à un petit enfant ; et ils se dépêchèrent et atteignirent le taillis sans plus tarder.

Pendant ce temps, Briggs avait réuni Morisson et Atkinson et leur expliquait le plan qu'il avait en tête.

- Si nous descendons aux taillis maintenant, nous les rattraperons, disait-il. Ils croient que je suis parti jouer au tennis, mais j'ai dit ça juste pour les faire marcher. J'ai rayé mon nom de la liste.

- Que sommes-nous censés faire quand nous y serons ? demanda Atkinson.

- Nous allons ramper doucement pour qu'ils ne nous entendent pas arriver. Nous verrons ce qu'ils fabriquent et on leur tombera dessus. Ils seront obligés d'avouer ce qu'ils mijotent si on les prend sur le fait, pas vrai ?

- OK, allons-y ! Qu'est-ce qu'on attend ? » répliqua Morisson.

Ils traversèrent le terrain de cricket en silence pour ne pas trahir leur approche.

Le seul bruit qu'on percevait était celui de leurs baskets marchant dans le gazon et... quand ils passèrent devant le pavillon des scores... où Binns s'essayait encore à maîtriser l'art de souffler à travers ses pouces sur un brin de chiendent, on entendit un sifflement pareil à celui causé par l'ouverture d'une cannette de boisson gazeuse.

Ils étaient à moins d'une centaine de mètres lorsque Bennett les repéra.

« Hé, Morty ! Briggs et compagnie s'amènent par ici ! annonça-t-il d'une voix basse et rauque. Cache-toi quelque part, vite ! »

Ayant dit cela, il s'enfuit vers l'extrémité des taillis à la recherche d'une cachette appropriée.

Non loin se trouvait l'entrée d'un terrier de blaireau abandonné qui descendait sur quelques centimètres et débouchait sur ce qui ressemblait à une plate-forme de terre battue. C'était un endroit où, bien longtemps auparavant, un blaireau sortant de sa tanière aurait pu s'arrêter pour renifler l'air de la nuit avant de se frayer un chemin à l'air libre.

Bennett ne pouvait rien voir au-delà de cette plate-forme, car à cet endroit le boyau se ramifiait latéralement dans un tunnel qui s'enfonçait plus profondément dans le sol.

Ça fera l'affaire, pensa-t-il. Il n'y avait qu'un peu plus d'un mètre de profondeur, donc il ne serait pas dissimulé complètement, mais au moins ce serait mieux que de rester à l'air libre. Dans la partie supérieure, le trou était assez large pour qu'il s'y faufile, alors il s'y glissa doucement jusqu'à ce que ses pieds trouvent un appui sur la plate-forme de sol dur.

Son crâne dépassait de quelques centimètres au-dessus du niveau du sol, mais en s'accroupissant un peu, il estima qu'il ne serait pas vu à moins que ses poursuivants ne s'approchent de très près et, de toute façon, il y avait un buisson à proximité qui masquait en partie l'entrée du terrier. Il y resterait, accroupi, jusqu'à ce que Briggs et ses alliés renoncent à leurs recherches et retournent au collègue.

À moins, bien sûr, qu'ils ne trouvent Mortimer, auquel cas ce serait cuit.

Mais Mortimer s'était trouvé une cachette et s'était allongé sur le ventre dans un fourré d'herbes hautes et de broussailles situé de l'autre côté du taillis. Un insecte (un coléoptère peut-être ?) rampait sur sa nuque, mais considérant la proximité de ses poursuivants, il n'osa pas faire le moindre geste pour le chasser d'une chiquenaude.

Les trois chercheurs s'approchèrent d'un pas furtif et s'arrêtèrent au bord du taillis pour planifier leur prochaine manœuvre.

« Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? chuchota Atkinson.

- Nous allons nous séparer, proposa Briggs. Nous irons chacun à des endroits différents et resterons aussi silencieux que des souris jusqu'à ce que nous les voyions. Puis, nous surgirons pour les prendre en flagrant délit.

Morisson regarda autour de lui l'enchevêtrement de ronces et de branches et dit :

- Aucun signe d'eux dans les parages.

- Ils sont probablement de l'autre côté de l'étang, ou quelque part par là. On va finir par les voir... c'est sûr. Ils ne s'attendent pas à une embuscade. »

Silencieusement, et se déplaçant avec une extrême prudence, Briggs, Morisson et Atkinson choisirent différentes positions élevées d'où ils pourraient monter la garde sur le bosquet d'où, tôt ou tard, leurs proies ne manqueraient pas d'émerger. Ils s'accroupirent, remplis d'impatience et d'enthousiasme.

Briggs, tenait tout particulièrement à élucider le mystère de leurs excursions furtives dans les taillis. Il avait des soupçons depuis qu'il avait trouvé le journal de Mortimer avec cette déroutante référence à ce soi-disant

club secret. L'observation des oiseaux, hein ? Quoi qu'ils fassent, il ne s'agissait certainement pas d'observation d'oiseaux. Bientôt, il connaîtrait la réponse.

Il s'agenouilla derrière un enchevêtrement de mûriers, prêt à bondir en pleine action. Le taillis était silencieux. Cinq garçons accroupis dans cinq différents endroits, en attendant que quelque chose se passe. C'était tout à la fois une aventure et un jeu, un jeu de cache-cache.

Le temps passa... mais rien ne se passa... La situation devenait quelque peu laborieuse.

C'est alors que le scarabée de Mortimer, après avoir inspecté le cou de sa victime, décida d'explorer plus avant. Il commença à ramper à l'intérieur de son col. Et Mortimer, incapable de supporter davantage les chatouilles, le repoussa d'un rapide mouvement de la main.

Morrisson, qui était dissimulé à quelques mètres, observa un mouvement derrière un massif de broussailles et l'espace de deux secondes, une main exposée à la vue de tous.

Il bondit sur ses pieds en criant : « Il y en a un ! Par ici, près de ce buisson ! »

Briggs et Atkinson quittèrent leurs cachettes et se précipitèrent pour se joindre à la chasse.

Quelques instants plus tard, la cachette de Mortimer était neutralisée et ses poursuivants le hissèrent sur ses pieds.

« Alors, Morty ! lança Briggs, Lâche le morceau ! C'est quoi votre jeu ?

Le captif, l'air énervé, lui rétorqua : « Un jeu ? Ah, je vois. Oui, on jouait tous à cache-cache, c'est ça ?

- Non, il ne s'agit pas de ça du tout. Nous vous avons pris en flagrant délit de...de... eh bien, qu'est-ce que vous fabriquez. Et où est Bennett ?

Mortimer haussa les épaules.

- Je ne sais pas. Il est quelque part par-là !

Bennett, accroupi dans le terrier de blaireau, entendit le tumulte.

Ainsi ils avaient réussi à attraper Mortimer ! Dans ce cas, il pouvait tout aussi bien se rendre et leur révéler leur secret. Il tenta de se frayer un chemin pour remonter la pente, mais ses efforts ne firent que déloger des mottes de terre meuble qui tombaient en cascade sur ses épaules. Il fit une nouvelle tentative mais ne parvint pas à reprendre pied, aussi continua-t-il à glisser en arrière, revenant à son point de départ. C'est alors qu'il se rendit compte qu'il ne pourrait pas s'en sortir sans aide.

« Hey ! cria-t-il, Aidez-moi ! C'est moi, Bennett. Je suis là. »

Guidés par ses cris, les autres garçons détalèrent à travers le terrain vague jusqu'à ce qu'ils aperçoivent le sommet de la tête de Bennett qui se dressait au-dessus du sol. "Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que tu fais là-dedans ? exigea Morisson.

- J'essaie de sortir. Je me ramasse toute une pluie de terre à chaque fois que j'essaie de grimper. Il faut que vous m'aidiez.

Ils s'agenouillèrent autour de l'entrée du terrier et saisirent les bras tendus du captif. Mais alors même qu'ils commençaient à le soulever, il poussa soudain un cri :

- Hé, ouah ! Arrêtez !

Ils finirent par lâcher ses bras.

- Qu'est-ce qui ne va pas ? Est-ce qu'on t'a fait mal ?

- Attendez une seconde. Je pense avoir trouvé quelque chose.

De la pointe de sa chaussure, Bennett grattait la terre à l'endroit où il se tenait. Il y avait quelque chose sous son pied ... une surface dure et lisse. Il gratta encore un peu plus de terre et délimita les contours de l'objet avec son pied.

Il poussa soudain un cri rauque d'excitation. Il se tenait sur le dessus d'une boîte en métal ! Il s'accroupit et de sa main fouilla entre ses pieds. Mais la boîte était enfoncée dans le sol et il n'y avait aucun moyen de l'extraire compte tenu de l'exiguïté de son emplacement actuel. Il leva les yeux vers les visages perplexes qui le regardaient.

- OK, tirez-moi vers le haut ! lança-t-il en levant à nouveau ses deux bras. Sortez-moi d'ici et je vous raconterai tout. »

Bennett émergea de son trou, recouvert des pieds à la tête de la terre sablonneuse de la tanière. Pendant quelques instants, il s'assit tout en reprenant son souffle tandis que ses sauveteurs l'entouraient et le pressaient de questions.

Il ne répondit pas à leurs questions. Mais au lieu de cela, il commença à leur parler de Tim MacTaggart et de sa capsule temporelle. Mortimer intervenait de temps en temps pour confirmer les détails.

« Et je suis presque sûr maintenant que nous savons où se trouve cette boîte, termina-t-il. Tout ce qu'il nous faut faire, c'est de l'extraire du sol.

Il y eut un bref silence, puis Briggs s'écria :

- C'était donc ça votre fichu mystère ! Tout ce chiqué sur l'observation des oiseaux et tout ça pour m'embrouiller. Je t'avais dit que je découvrirais ton secret. Je te l'avais dit !

- Oui, mais c'est vraiment excitant, déclara Atkinson. Quand on parlera à tout le monde du célèbre coffre au trésor...

- Non, non, non, intervint Bennett avec urgence. Nous ne devons rien dire à personne, pas encore. Ça doit rester un secret jusqu'à la fin du trimestre. Ce sera alors le bon moment pour annoncer la grande surprise !

Ils jurèrent tous de garder le secret.

- D'accord, alors, déclara Morisson. Seulement nous cinq, hein ? Personne d'autre n'est autorisé à savoir.

- Il y a quelqu'un d'autre qui est au courant... M. Carter ! Bennett lui en a parlé. Il a... en quelque sorte... découvert que nous le cherchions. Nous devons lui dire que nous l'avons trouvé.

- Si vous l'avez effectivement trouvé ! affirma Morisson, dubitatif. Cela pourrait être juste un bout de ferraille rouillée ou quelque chose de ce genre. Un petit pétard mouillé si ça se trouve, et nous ne saurons sûrs de rien tant qu'il n'aura pas été déterré.

- Et comment on va s'y prendre ?

Atkinson baissa les yeux en direction du terrier.

- Ce trou est beaucoup trop profond et trop étroit juste pour l'extraire d'un seul coup.

Atkinson avait évidemment raison. Dans le puits étroit où Bennett s'était tenu, l'objet - quel qu'il soit - se trouvait sous ses pieds. Il n'y avait pas assez de place pour se pencher ni se déplacer. Il n'y aurait pas moyen, sans creuser sur les côtés, de passer par en-dessous pour l'extraire.

Ils étaient encore en train de discuter du problème lorsqu'un coup de sifflet du professeur de service se fit entendre, rappelant aux garçons qu'il était temps de rentrer. Ils reprirent le chemin du retour dans une atmosphère d'excitation contenue. En route, ils passèrent devant Binns et Blotwell qui soufflaient toujours sur des brins d'herbe tenus entre leurs pouces.

- Hé, vous voulez entendre notre concert pour souffleur sur herbe ? Binns cria alors que le groupe marchait d'un pas pressé.

- C'est vraiment super ! On dirait un joueur de trombone rouillé qui aurait un mal de gorge !

- Ce n'est pas facile non plus ! ajouta Blotwell. Il faut connaître la technique secrète. Vous avez envie d'essayer ?

- Non, merci, répondit Bennett. Nous avons notre propre secret. Et à Mortimer qui trottait à ses côtés, il ajouta : Et notre secret est sacrément mieux que de faire de la trompette avec des brins d'herbe !

M. Carter se tenait à la porte latérale, houspillant les retardataires.

Ses sourcils se dressèrent à la vue de Bennett, couvert de saletés de la tête aux pieds.

- Qu'est-ce que vous avez fait, mon garçon ? Vous m'avez l'air d'avoir fouiné tout au fond d'un terrier de lapin !

Bennett sourit.

- C'est pratiquement ça, m'sieur ! Sauf que ce n'était pas celui d'un lapin mais plutôt celui d'un vieux blaireau.

Les cinq garçons se réunirent autour du professeur de service tandis que Bennett lui faisait part des récents développements. Il parlait à voix basse pour éviter d'être entendu par les retardataires qui rentraient dans les bâtiments.

- Mais nous ne pouvons pas l'extraire sans une pelle ou quelque chose dans ce genre, poursuivit le garçon. Elle est trop enfoncée pour l'atteindre depuis la surface du sol et quand on est dans le trou, on ne peut pas non plus le faire parce qu'on marche en plein dessus.

M. Carter se montra vivement intéressé.

- Bravo, dit-il. Nous irons voir ça demain et nous verrons ce qu'il y a lieu de faire.

- Demain ! Bennett avait l'air déçu. On ne peut pas y aller maintenant ?

- Non, bien sûr que non. La cloche du dortoir a déjà sonné, et considérant l'état dans lequel vous êtes, vous devrez prendre une bonne douche avant d'aller vous coucher.

Les garçons réprimèrent leur excitation et entrèrent dans le bâtiment.

Dans l'embrasure de la porte, Bennett se retourna et s'écria :

- Mais, monsieur, pensez-vous qu'elle sera en sécurité si on la laisse là-bas toute la nuit ?

- En sécurité ? M. Carter éclata de rire. Si vous avez bien trouvé ce que vous espérez avoir trouvé, elle est suffisamment en sécurité depuis cinquante ans. Je ne pense pas que ça lui fera beaucoup de mal si elle y reste encore une nuit de plus.

\*\*\*

## CHAPITRE X

### Un trou dans le sol

M. Carter était un homme de parole. Le lendemain matin, avant le petit déjeuner, il emmena Bennett et Mortimer jusqu'aux taillis pour inspecter le terrier de blaireau abandonné. Il avait apporté un râteau équipé d'un long manche afin de racler les couches de terre qui recouvraient l'objet métallique et d'en délimiter les bords pour déterminer sa taille et sa forme.

« Vous avez probablement raison au sujet de votre découverte, dit-il aux garçons. Cependant, il va nous falloir pas mal creuser. Nous n'aurons pas le temps de l'extraire avant le petit déjeuner. »

Bennett et Mortimer pouvaient à peine contenir leur excitation pendant la collation, une excitation partagée par leurs compagnons de recherche du trésor.

Mais il convenait de rester patient, car une assemblée était prévue et il y avait encore les cours de la matinée à supporter avant de pouvoir espérer des nouvelles de l'évolution de la situation.

M. Carter avait un créneau de libre ce matin-là. Après avoir sondé le sol avant le petit déjeuner, il était revenu sur le site avec une bêche. Le gardien, Mr Robinson, l'accompagnait, équipé d'une pioche, d'une bêche, d'une fourche et d'un seau. Naturellement, M. Carter souligna la nature secrète de leur mission, mais M. Robinson ne représentait pas un risque pour la confidentialité.

Il sourit et lança : « Tss-tss ! Je ne le répéterai à personne. Ce sont de sacrés phénomènes ! Il y a cinquante ans, ils étaient déjà tout aussi turbulents, vous savez ! »

La première chose à faire était d'élargir le trou. Armés de la pioche et de la fourche, les deux hommes creusèrent les parois du terrier, déposèrent les mottes de terre dans le seau et les déversèrent au niveau du sol.

C'est à peu près à cet instant que la petite Miss Thorpe de la Villa des Chênes s'en fut avec son chien, Jason, pour sa promenade matinale. Son itinéraire la conduisit le long du chemin qui longeait la clôture des terrains du collège.

En atteignant le portail, elle laissa Jason filer en avant et gambader dans les taillis, car comme elle était une voisine sympathique, bien connue de l'encadrement, le directeur avait accepté depuis longtemps de laisser Jason se dégourdir dans l'épais sous-bois où il ne pouvait pas causer le moindre dégât.

Pendant une dizaine de minutes, Jason s'en donnait à cœur joie dans les taillis, où ça et là il reniflait les terriers de lapins, se défoulait sur les taupinières, harcelait les poules d'eau, aboyait à l'encontre des palombes et se roulait dans l'herbe tandis que Miss Thorpe l'attendait sagement à l'entrée sur le chemin.

Ce jour-là, pourtant, Jason ne revint pas au terme de ses dix minutes d'exploration habituelle. Miss Thorpe l'appela à plusieurs reprises, attendit et le rappela ; mais il n'y avait toujours aucun signe de son chien. Elle entendit enfin un jappement joyeux dans les taillis : Jason était en train de pister quelque chose – un lapin, peut-être.

Miss Thorpe, en protectrice passionnée de la vie sauvage, n'avait aucune crainte pour la sécurité des lapins. Jason était trop lent et trop pataud pour faire autre chose que de mettre un lapin en fuite : il n'avait jamais rien attrapé qui soit susceptible de se déplacer plus vite que sa balle en caoutchouc toute perforée de ses crocs. Miss Thorpe était lasse d'attendre. Elle franchit la barrière pour pénétrer dans les taillis et se dirigea vers les glapissements excités. Elle finit par découvrir Jason qui aboyait face à une motte de terre : il n'y avait pourtant aucun signe d'aucune créature qu'il aurait pu vouloir chasser.

« Au pied, Jason, au pied ! ordonna-t-elle et elle le remit en laisse. Rebroussant chemin en direction de la barrière d'accès, elle entendit des voix distantes à sa droite. Quelques pas plus loin, elle aperçut deux silhouettes équipées d'une pelle et d'une pioche qui s'affairaient sur un terrier de blaireau. Miss Thorpe en fut horrifiée.

Indépendamment de sa propre sécurité (car Jason n'aurait pas été d'un grand secours si elle avait couru le moindre danger), elle s'avança à grands pas, le regard embrasé par l'indignation.

« Que faites-vous là ? s'emporta-t-elle. Arrêtez ça ! Arrêtez ça tout de suite !

Les hommes, qui lui tournaient le dos, firent volte-face.

- Bonjour, Miss Thorpe ! déclara M. Carter.

- Oh ! Seigneur ! Monsieur Carter ! Mais que diable ! J'ignorais que c'était vous. Miss Thorpe était troublée et considérablement déconcertée. Mais que faites-vous donc ? Vous savez sûrement qu'il est illégal de s'en prendre aux blaireaux ?

- Oui, bien sûr, approuva M. Carter.

Il était d'ailleurs lui-même vivement intéressé par les blaireaux et il avait parfois passé des nuits entières dans d'autres régions du pays, à surveiller les allées et venues d'une communauté de blaireaux. Mais pas à Linbury, où il n'y avait plus aucun blaireau à observer.

- C'est un terrain désaffecté, expliqua-t-il. Il n'y a plus eu de blaireaux sur la propriété du collègue depuis des années.

Elle gardait malgré tout un air perplexe.

- Mais vraiment, M. Carter, je ne saisis pas. S'il n'y a pas de blaireaux, pourquoi creusez-vous ?

- C'est pour un coffre au trésor, dit-il avec un sourire. Du moins, c'est ce que les garçons espèrent trouver.

- Un trésor ! répéta-t-elle, émue, déconcertée et émerveillée tout à la fois.

- En fait, rien de vraiment extraordinaire, bien sûr. Pas des pièces de monnaie romaines ou quoi que ce soit de ce genre. Juste quelques souvenirs du collègue des jours d'antan.

- Je vois, déclara Miss Thorpe, bien qu'elle n'ait rien vu du tout.

- Pour l'instant c'est un secret, annonça M. Carter. Je vous en dirai un peu plus à ce sujet lorsque les garçons y auront pris part.

Miss Thorpe haussa les épaules et lança :

- Je dois donc être patiente. Merci pour cette confiance.

Elle se retourna pour partir, mais Jason venait de voir le trou dans le sol et il était impatient de prendre part aux travaux d'excavation. Il tira sur sa laisse, manquant de peu de faire trébucher Miss Thorpe, jusqu'à ce qu'elle réagisse énergiquement. Elle parvint à le retenir, le faisant se dresser sur ses pattes arrière, tandis que ses pattes avant s'agitaient dans le vide, comme exprimant un adieu désespéré. Ses oreilles tombantes se dressaient pareilles à de petites ailes.

« Viens, Jason ! Au pied, mon garçon, au pied ! ordonna-t-elle. Jason était déçu. Il avait trouvé que c'était une cavité des plus intéressantes. La queue entre les jambes, il suivit sa maîtresse pour reprendre leur promenade interrompue.



Au bout d'une demi-heure de creusage acharné, Messieurs Carter et Robinson avaient élargi le trou à une profondeur de près d'un mètre vingt.

« Je vais devoir y aller maintenant, dit enfin M. Carter en s'épongeant le front. J'ai un cours après la récréation. Est-ce que vous êtes très occupé ce matin ?

- Oh, je peux rester un peu plus longtemps, répondit le gardien, faisant une pause et prenant appui sur sa pelle. Mes autres tâches peuvent bien attendre que j'aie creusé un peu plus profondément.

- Fort bien ! Mais laissez la boîte là où elle est : les garçons se chargeront de la dernière étape. Nous ne voulons pas gâcher leur moment de triomphe. »

Et c'est ainsi qu'au lieu d'aller jouer cet après-midi-là, Bennett et son équipe descendirent sur le terrain avec M. Carter.

Tandis que le reste du collège se préparait pour un nouveau match de cricket, ils restèrent à l'écart dans la bibliothèque et quand la voie fut libre, ils se glissèrent dans le vestiaire pour y revêtir leur maillot de bain.

La vue de Bennett couvert de terre, la veille au soir, avait incité M. Carter à ne prendre aucun risque d'abimer leurs vêtements de tous les jours. Les garçons étaient sur le point de sortir du vestiaire quand ils rencontrèrent M. Wilkinson qui descendait l'escalier.

Il leur lança un regard interloqué.

« Mais, bon sang de bonsoir, que faites-vous en maillots de bain ? s'enquit-il. Vous êtes actuellement censés vous trouver sur le terrain de jeux.

- Oui, c'est vrai, m'sieur, mais...

- Vous savez parfaitement que vous n'irez à la piscine qu'après le cricket.

- Eh bien, oui, nous savons ça aussi, m'sieur, mais..., hésita Bennett. Il était encore trop tôt pour confier leur secret à M. Wilkinson. Il saurait toute la vérité quand le moment serait venu ! Nous avons juste pensé que si nous nous préparions à temps, nous ne serions pas en retard pour la natation.

M. Wilkinson fixa le quintette avec une perplexité grandissante. Vous devez avoir perdu la raison, tous autant que vous êtes, gronda-t-il. Il y a encore deux heures avant d'aller nager. Retournez illico vous changer pour le match de cricket !

- Oh, mais, m'sieur, M. Carter nous a dit de nous changer maintenant !

- M. Carter vous a dit ça ? C'est absurde ! M. Carter ne vous aurait jamais dit de faire une chose pareille.

- Si si, c'est bien moi, Wilkinson ! s'exclama une voix derrière lui, et, se retournant, il vit son collègue qui s'approchait dans le couloir. Tout va bien, Wilkinson. Ce sont mes directives. Nous partons pour une petite expédition.

- Une expédition ? Dans la piscine ?

- Non non, non. Sous la surface du sol, ils seront donc probablement un peu sales. Je vous en reparlerai plus tard ! »

Ayant dit cela, M. Carter fit sortir sa petite troupe par la porte latérale, laissant son collègue encore plus perplexe qu'auparavant. 'Que diable Carter était-il en train de manigancer ?' se demanda-t-il.

Il était très inhabituel que les garçons soient autorisés à manquer des matches. M. Wilkinson renonça à comprendre et se rendit sur le terrain de cricket de la 1<sup>ère</sup> Division pour enseigner à Binns et Blotwell la bonne façon de tenir une batte.

M. Carter et M. Robinson avaient fait un excellent travail d'excavation. Lorsque les garçons arrivèrent avec M. Carter, ils trouvèrent un boyau en pente assez large pour qu'une silhouette frêle puisse s'y glisser aisément et avec suffisamment d'espace pour se tenir à côté de la cible de leur recherche. Mais la cible demeurait invisible. Conformément aux instructions de M. Carter, le gardien n'avait pas touché à la dernière couche de terre afin que les garçons puissent la déblayer par eux-mêmes.

- Ouah ! Bigre ! Je parie que c'est là-bas, s'enthousiasma Bennett. Puis-je y descendre pour jeter un coup d'œil ?

- Mais oui, bien sûr ! répondit M. Carter. Vous n'imaginez pas que M. Robinson et moi-même avons passé la matinée à creuser un trou pour notre propre plaisir ? Allez donc voir ! »

Bennett se glissa dans le puits. De ses mains, il écarta la dernière couche de terre.

Et c'est alors qu'il découvrit la fameuse boîte : elle était rouillée et cabossée mais c'était bien une boîte en métal, telle qu'il pouvait s'y attendre. Le garçon la souleva. Elle n'était pas très lourde et il n'eut aucun mal à la hisser à hauteur d'épaules pour la transférer au-dessus de lui, vers des mains impatientes de la réceptionner.

Bennett se hissa pour sortir et ils se regroupèrent tous autour de lui, observant leur trouvaille avec un intérêt des plus vifs. C'était une boîte métallique, oblongue et robuste, qui mesurait une soixantaine de centimètres de long, une trentaine de centimètres de large sur autant de hauteur. Il était difficile de deviner à quoi elle avait pu servir à l'origine ; peut-être une boîte pour conserver des documents juridiques ou des archives que les jeunes MacTaggart et Melville avaient trouvée dans la salle des casiers au sous-sol, là où les malles et les cantines étaient entreposées pendant toute la durée du trimestre.

Elle était recouverte d'une fine couche de rouille et par endroits sa surface lisse apparaissait, bien que la plus grande partie de sa peinture d'origine ait disparu. Bennett essuya la pellicule de rouille sur le couvercle.

En son centre, il pouvait à peine distinguer quelques lettres gravées maladroitement sur le métal avec un clou ou quelque chose de pointu.

« Ça ressemble à TMT et OM, dit-il en clignant les yeux pour tenter de déchiffrer les initiales effacées.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Morisson.

- Tim MacTaggart et Oscar Melville, je suppose. Bennett scruta à nouveau les pâles initiales. C'est quand même du travail bâclé. Ils les ont probablement inscrites eux-mêmes avec un canif.

- Comment allons-nous l'ouvrir ? demanda Atkinson.

- Ça ne devrait pas être difficile, répondit Briggs. Les charnières sont cassées donc nous pourrions enlever le couvercle avec un tournevis ou quelque chose de ce genre.

- Oui, quand ce sera le moment, mais pas pour l'instant, trancha Bennett. Pas avant le dernier soir du trimestre ! »

Bennett et Mortimer s'en furent porter la boîte jusqu'à la serre du jardinier et la dissimulèrent tout au fond, derrière un tas de boîtes qui servaient pour les semis.

M. Carter était déjà reparti sur le terrain de cricket et les garçons retournèrent au collège, afin de se préparer pour leur séance de natation.

Après le goûter, M. Carter dit à Bennett :

« Vous feriez bien d'écrire à M. MacTaggart et de lui dire que vous avez trouvé sa boîte.

- Oui, j'y compte bien, m'sieur, seulement nous ne savons pas où il habite.

- Je peux probablement vous aider sur ce point, répondit le professeur. Je vais chercher dans les dossiers scolaires. S'il s'est inscrit à l'Amicale des Anciens Elèves en quittant le collège, on devrait pouvoir le retrouver.

- Oui, mais c'était il y a si longtemps. Il a peut-être déménagé plusieurs fois en cinquante ans.

- C'est exact ! En tout cas, je vais voir ce que je peux faire. Occupez-vous de préparer cette lettre. »

La lettre aurait été écrite plus rapidement si Mortimer n'était pas resté collé dans le dos de son rédacteur en formulant des commentaires inutiles alors que Bennett se mettait au travail. Elle commençait ainsi :

*'Cher Monsieur MacTaggart, Nous pensons que vous serez surpris de savoir que la boîte en fer blanc que vous avez enterrée avec le général Melville a été retrouvée, de même je pense que vous serez surpris de savoir...*

- On ne peut pas dire ça, critiqua Mortimer. Il n'a enterré que la boîte, pas le général Melville. Il est toujours en vie.

- Cela ne veut pas dire qu'il l'a enterré ! Qu'est-ce que tu peux être nul !

- Mais si, c'est ce que tu as mis. Tu devrais le modifier.

Bennett soupira.

- Oh, compte sur moi ! Je vais la rectifier par « *que vous et le général Melville avez enterrée* » !

- Tu ne peux pas dire cela non plus, car il n'était pas général quand ils l'ont enterrée, se plaignit le commentateur. Tu devrais dire : « *vous et un élève appelé Melville, qui est devenu général plus tard - quand il a grandi - l'avez enterrée.* »

- Oh, Pitié ! L'écrivain perdit rapidement patience sous les critiques.

- Et en plus de ça tu as mis : « *nous pensons que vous serez surpris de savoir* » deux fois dans la même phrase. Ce que tu devrais écrire plutôt, c'est...

Bennett jeta son stylo.

- Très bien ! Alors tu n'as qu'à l'écrire puisque tu es tellement intelligent. !

Mortimer déclina la proposition mais finalement la lettre fut écrite et présentée à M. Carter pour son approbation.

- Avez-vous trouvé son adresse ? demanda Bennett.

- Eh oui ! J'ai téléphoné au secrétariat de l'Amicale des Anciens de Linbury. Il se trouve que Monsieur MacTaggart en est membre à vie : un exemplaire du magazine du collège lui est adressé chaque année, donc avec un peu de chance votre lettre devrait lui parvenir à son adresse actuelle.

- Merci m'sieur ! Merci beaucoup ! »

Ils confièrent donc la lettre à M. Carter pour qu'il se charge de l'expédier.

Également incluse dans l'enveloppe se trouvait une invitation de la part du directeur proposant à Monsieur MacTaggart de venir rendre une visite à son ancien collègue. On pensait qu'il apprécierait d'être parmi les personnes présentes lors de l'ouverture de sa capsule temporelle.

Bien que les divertissements de la prochaine soirée théâtrale soient organisés et produits par les garçons eux-mêmes, M. Carter était curieux de savoir à quel degré d'avancement ils en étaient rendus. Il convoqua la plupart des élèves participants à une réunion dans la bibliothèque, après le déjeuner du jeudi.

La 4<sup>ème</sup> Division avait mis en scène sa propre version d'un chapitre des aventures de Tom Sawyer de Mark Twain dans lequel ils repeignent la clôture. Mis à part le fait qu'il leur fallait encore trouver douze pinceaux et douze seaux de peinture blanche, leur spectacle paraissait en bonne voie.

M. Carter s'enquit ensuite du spectacle que donneraient les plus jeunes garçons du collège.

« Nous allons présenter Robin des Bois et ses joyeux compagnons, déclara Binns. Je suis Robin des Bois et Blotwell est mon joyeux compagnon.

- Blotwell et qui d'autre ? s'enquit M. Carter.

- Personne d'autre, en fait. Nous en avons une dizaine d'autres au début, mais ils ont tous abandonné - sauf Cameron, seulement lui, il n'aime pas jouer, donc il fait le régisseur.

- Je vois. C'est donc plutôt « Robin des Bois et son joyeux compagnon ».

- Oh, je fais bien plus que son joyeux compagnon, intervint Blotwell. Je joue tous les autres rôles aussi. Je viens avec une laisse de chien autour du cou pour montrer que je suis le shérif de Nottingham. Et puis je repars et je reviens en portant la barbe que Morisson va me prêter pour que je puisse jouer aussi Will l'Écarlate. Puis je pars et je reviens avec une poêle à frire, parce que je joue aussi Frire Tuck. (\*)

M. Carter parut perplexe.

- Pourquoi la poêle à frire ?

- C'est ce que fait Tuck : Frire Tuck en utilise une, m'sieur ! Il fait de la friture !

- *Frère* Tuck n'est pas un cuisinier, Blotwell, expliqua patiemment M. Carter. C'est un moine !

- Ah bon, m'sieur ? Alors je devrais m'habiller comment... euh... comment appelez-vous ces choses que les moines portent ?

- Cela s'appelle une robe ! dit M. Carter

Ce fut au tour de Blotwell de paraître perplexe.

- Une robe ? Comme pour aller danser ?

- Non non ! Une robe de bure, une soutane si vous voyez ce que... M. Carter s'interrompt. Ces explications faisaient perdre du temps et ne menaient nulle part. On se verra tout à l'heure si vous avez besoin d'explications ! Et qu'en sera-t-il de la contribution de la 3<sup>ème</sup> Division ? demanda-t-il en se tournant vers Bennett.

- Nous avons tout réglé, m'sieur, et nous avons bien répété, assura Bennett. Il indiqua d'un geste de la main ses camarades qui prenaient part à leur mise en scène. Je ne peux pas en dire plus pour le moment car c'est un secret. Mais ne vous inquiétez pas, m'sieur ! Ce sera au point pour le grand soir ! »

Et c'est de ce peu d'informations que le reste du collège (excepté M. Carter) devrait se contenter pour le moment.

\*\*\*

-----  
(\* ) Jeu de mot difficilement traduisible d'où cette piètre adaptation en français. Blotwell croit qu'il y a un rapport entre le mot **Friar** (frère, moine) et le mot **frying pan** (poêle à frire) / NDT

## CHAPITRE XI

### La réunion des anciens

Le Général Oscar Melville fut surpris de recevoir une lettre de M. Pemberton-Oakes, le directeur de Linbury, l'invitant pour le mercredi suivant à venir passer la soirée dans son ancien collège.

Le général était un grand homme âgé avec une épaisse moustache blanche et des sourcils broussailleux. Il était d'un tempérament quelque peu imprévisible et souvent, il se montrait réprobateur du mode de vie de la nouvelle génération, selon lui trop libre et trop peu rigoureux par rapport à la discipline stricte qu'il avait dû endurer un demi-siècle auparavant. En tant que personnalité éminente parmi les anciens du collège, il était souvent accueilli comme invité d'honneur pour la distribution des prix ou toute autre fonction importante et habituellement il acceptait volontiers les invitations.

Cependant, cette lettre était inattendue. Ce n'était pas le jour de la Distribution des Prix, ni la journée du Sport ou encore celle de la représentation théâtrale annuelle du collège. M. Pemberton-Oakes n'avait donné aucune précision quant au type d'évènement qui aurait lieu, suggérant simplement que Sir Melville pourrait apprécier d'être convié à un « rassemblement » indéterminé qui aurait lieu lors de la dernière soirée du trimestre.

Le général se dit qu'il serait bon de s'y rendre. Il n'avait pas d'autres obligations ce jour-là et la visite pourrait bien lui donner l'occasion, une fois de plus, d'exprimer son point de vue sur le laxisme de la jeunesse d'aujourd'hui.

M. Tim MacTaggart avait également reçu une invitation du directeur. Jusqu'à ce que la lettre de Bennett lui parvienne, il n'avait pas repensé à sa rencontre avec les deux jeunes garçons ou à ses propos concernant sa capsule temporelle. Cela n'avait été pour lui que d'un intérêt passager, un simple caprice qui lui avait rafraîchi la mémoire lorsque, par hasard, il était passé devant son collège.

Ils avaient donc retrouvé la boîte en fer blanc ! Ils avaient eu bien de la chance ! Cela n'avait pas vraiment d'importance à ses yeux, qu'ils l'aient retrouvée ou pas. Il devina que la lettre du directeur devait y être pour quelque chose. Il aurait plaisir à déambuler de nouveau à Linbury, pensa-t-il. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas remis les pieds à l'intérieur du bâtiment. Il décida donc de s'y rendre.

Il y avait beaucoup d'émotion et d'expectative dans l'air pour cette ultime soirée du trimestre. Les devoirs étaient terminés, les règles assouplies et tous, autant le personnel que les élèves, attendaient avec impatience les semaines de vacances qui s'annonçaient. Tout un chacun était particulièrement affairé.

Mme Smith vérifiait la manière dont les garçons faisaient leur bagage ; le gardien empilait des caisses dans le sous-sol ; M. Hind jouait du jazz sur le piano dans la salle de réunion devant un groupe de la 5<sup>ème</sup> division qui s'était rassemblé pour l'écouter ; les préparatifs de dernière minute avaient lieu dans le gymnase où la Soirée Théâtrale devait commencer dans une heure.

M. Wilkinson était toujours d'humeur joviale le dernier soir du trimestre. Il avait refermé son carnet de notes, rédigé ses rapports et déambulait paisiblement dans le collège, s'arrêtant pour écouter les mauvaises blagues et les énigmes absurdes que les garçons tenaient à lui raconter. Même s'il avait entendu déjà leurs gags et leurs plaisanteries de nombreuses fois auparavant, il se conformait à leur attente et riait de bonne grâce à leur humour insipide.

Lorsque M. MacTaggart arriva au collège, il y avait tellement de bruit et d'agitation dans tout le bâtiment que personne n'entendit la sonnerie à la porte d'entrée. Aussi se permit-il d'entrer par lui-même. Il passa quelques minutes à flâner et à observer les nombreux changements qui avaient eu lieu depuis sa dernière visite. Tout

lui semblait beaucoup plus petit que lorsqu'il n'était encore qu'un élève. Il essayait de se remémorer par quel chemin on accédait au bureau du directeur quand un garçon blond, qui portait des lunettes et arborait une canne à pêche, déferla dans le couloir et s'arrêta net à la vue du visiteur.

« Oh, bonjour, m'sieur ! Vous vous souvenez de moi ? s'écria-t-il.

Tim MacTaggart secoua la tête.

- J'ai bien peur que non. Est-ce que nous nous sommes déjà rencontrés ?

- Oh oui. Je m'appelle Mortimer. C'est Bennett et moi qui avons trouvé votre boîte.

- Ah, oui, bien sûr, je m'en souviens maintenant. C'est particulièrement fûté de votre part de l'avoir retrouvée.

- Oui... euh... eh bien. Est-ce que je dois-je dire au directeur que vous êtes ici ? Vous pouvez attendre dans le...euh... Eh bien, suivez-moi, s'il vous plaît, et je vous montrerai.

Et disant cela, Mortimer montra l'accès à la bibliothèque, ouvrit la porte et fit signe d'un geste à son invité d'entrer, avant de filer dans le couloir.

Il y avait déjà un autre invité qui attendait dans la bibliothèque - un homme âgé, de haute taille, qui arborait une grande moustache blanche et des sourcils broussailleux.

Les deux hommes s'inclinèrent et se saluèrent. Après quoi, la conversation tourna court, car ni l'un ni l'autre ne se sentait enclin à bavarder même poliment avec un parfait inconnu.

L'un des deux tenta : « Beau temps pour cette période de l'année », et l'autre de répondre : « Oui, en effet », après quoi l'un laissa glisser son regard le long des étagères et l'autre jeta un coup d'œil par la fenêtre.

Le silence ne fut rompu, au bout de quelques minutes, qu'avec l'entrée du directeur dans la bibliothèque.

- Désolé de vous avoir fait attendre, déclara M. Pemberton-Oakes, mais en tant qu'anciens camarades, j'imagine que vous avez trouvé pas mal de choses à vous dire. Les deux invités se dévisagèrent, mais il n'y avait aucune lueur de reconnaissance dans leurs yeux.

- Oh ! Donc, vous ne vous souvenez pas ? demanda le directeur. Peut-être que je ferais mieux de vous présenter à nouveau : M. Timothy MacTaggart et le Général Sir Oscar Melville.

Pendant deux secondes, les invités gardèrent un regard perplexe. Puis leurs yeux s'illuminèrent et les deux hommes parlèrent en même temps.

- Formidable ! s'écria le Général Melville.

- C'est donc ce sacré Lascar ! lança M. MacTaggart.

Ils s'avancèrent au milieu de la pièce et se saluèrent avec de vigoureuses poignées de main.

- Ça alors ! rayonna le général. C'est le petit Jumbo ! Je n'avais jamais pensé te revoir après toutes ces années !

- Cela fait bien longtemps ! reconnut le « Petit Jumbo ». Tu ne pouvais pas t'attendre à ce que je te reconnaisse avec ta grosse moustache et tout ça. Tu as beaucoup changé, Lascar, depuis l'époque où tu étais un élève de 3<sup>ème</sup> division aux doigts pleins d'encre !

- Ah, c'était une fameuse époque, murmura le général avec nostalgie. Il se tourna vers le directeur. Nous devions travailler dur quand nous étions jeunes. Il n'y avait ni musique, ni soirée théâtrale, ni tout ce que vous leur offrez de nos jours. À notre époque, il n'y avait que des maths et du latin, si je me souviens bien.

M. Pemberton-Oakes était sur le point de commenter, mais le général ne lui en laissa aucune chance.

- Remarquez, j'étais plutôt bon dans ces matières, assura-t-il. J'étais premier de la division, je crois bien.

- Je crains d'avoir toujours été quelque part parmi les derniers, dit M. MacTaggart avec un sourire d'excuse.

- Nous n'étions pas exactement des élèves modèles, à vrai dire. Nous donnions du fil à retordre à certains de nos professeurs en matière de respect de la discipline.

- C'est bien le cas, en effet, confirma le général. Des souvenirs heureux lui revenaient tandis que des images de ses facéties flottaient dans son esprit. Il y avait un vieux professeur qui nous enseignait les maths. Tu te souviens du vieux Moumoute ?

- En effet, je m'en rappelle, convint son ancien camarade. Un vieux professeur passablement ennuyeux, je crois bien m'en souvenir.

- Nous l'avions baptisé Moumoute parce que... Le général agita son index en direction de son hôte pour s'assurer qu'il comprendrait tout l'intérêt de ce surnom inventif. Parce qu'il portait une perruque !

- Tout à fait, répondit poliment le directeur, tout en se demandant comment endiguer le flux des anecdotes du général, dont il savait par expérience qu'elles risquaient de durer longtemps. Je pense que nous ferions peut-être mieux de...

- Eh bien, un jour en classe, quelqu'un a jeté la brosse à craie du tableau noir qui est allée atterrir sur le crâne du vieux Moumoute... Ha ! Ha ! Ha ! »

À ce stade, l'ancien élève débordait de gaieté. Il avait les larmes aux yeux, les épaules secouées par le rire et la suite de son histoire fut brouillée par les sifflements de sa respiration et le halètement provoqué par tant d'hilarité. Juste à cet instant, M. Carter entra et fit signe au directeur que leur présence était attendue dans le gymnase puisque la soirée théâtrale était sur le point de commencer.

Mais le général avait retrouvé son allant et se préparait à raconter une autre anecdote de sa jeunesse.

« Et je vais vous dire autre chose, disait-il, alors que M. Pemberton-Oakes le poussait discrètement vers la porte. Il vit M. Carter debout dans l'embrasure de la porte et le harponna comme un auditeur potentiel. Vous ne le croirez jamais, Carter, mais une fois le Petit Jumbo, ici présent, et moi-même avons rempli une vieille boîte avec des bricoles - je ne me souviens plus de ce que nous avons mis dedans mais ce qui est sûr c'est que nous l'avons remplie et nous l'avons enterrée au fond d'un terrier de renard. Sir Melville riait de bon cœur. Ne me demandez pas pourquoi ! Nous pensions que quelqu'un pourrait la déterrer dans mille ans. Incroyable, pas vrai ?

M. Carter garda un visage impassible.

- Incroyable, en effet ! convint-il, imperturbable. Qui l'aurait cru !

Le gymnase avait été aménagé pour la représentation.

Il y avait d'un côté une rangée de chaises pour les adultes, non loin des espaliers, tandis que le reste du collège s'était assis à même le sol ou perché sur le cheval d'arçon ou sur tout autre équipement qui offrait une bonne vue. La scène était une estrade qui s'étendait sur toute la largeur du gymnase et elle était équipée de rideaux qui, une fois fermés, ne se réunissaient pas tout à fait dans le milieu. Cependant, ils fournissaient une couverture suffisante pour les coulisses, un espace étroit où les comédiens attendaient pour venir donner leurs répliques.

Outre le personnel et les deux anciens Linburiens, Miss Thorpe était également dans l'assistance. Elle avait été invitée à la demande de M. Carter afin de satisfaire sa curiosité au sujet des blaireaux, et on lui indiqua un siège aux côtés de M. Wilkinson.

« Bonsoir ! le salua-t-elle dans un trille vocal qui évoquait un oiseau. Je suis si heureuse que vous alliez mieux !

- Mieux ? M. Wilkinson ne comprenait pas.

- Vous n'étiez pas en forme il y a quelques semaines, expliqua-t-elle. Les garçons voulaient vous offrir une plante en pot pour vous remonter le moral, alors je leur ai donné un Lys Roi du Connecticut de mon jardin. Ils l'ont choisi eux-mêmes.

- Un lys ? M. Wilkinson cligna les yeux. Puis il se souvint de cette offensante branche de rhubarbe présentée dans un pot de beurre de cacahuète repoussant. C'est donc de là que provenait cette chose épouvantable ! ...Euh... eh bien, dit-il d'un ton incertain.

- J'espère que ça vous a plu, insista-t-elle.

- Oh, oh, oui, en effet, Miss Thorpe, dit-il poliment. Avec une légère déglutition, il ajouta : Ce fut une délicieuse surprise. C'est si gentil de votre part !

Dans les coulisses et dans la salle des casiers où se trouvaient les comédiens, l'agitation, l'excitation, la tension nerveuse et le trac montaient d'un cran tandis que l'heure du lever de rideau approchait. Les garçons articulaient silencieusement leurs répliques, cherchaient frénétiquement les accessoires manquants et, consternés, regardaient bouche bée les coutures de leurs costumes qui se déchiraient de manière imprévisible.

Un examen détaillé du programme de la soirée n'est pas possible dans ces pages et les lecteurs désireux d'en savoir davantage devront consulter le numéro d'été du magazine du collège de Linbury. Cependant, deux ou trois éléments méritent une mention spéciale.

Par exemple l'Extrait des Aventures de Tom Sawyer présenté par la 4<sup>ème</sup> Division fut bien accueilli par le public.

La troupe avait réussi à trouver quelques pinceaux (mais pas en assez grand nombre) et avait dû se contenter de trois brosses à cheveux et d'une brosse à dents pour peindre la clôture. N'ayant pas obtenu le droit d'utiliser de la peinture dans le gymnase, ils mimèrent de façon réaliste l'application de peinture à partir d'un seau vide, placé au milieu de la scène.

La contribution de la 1<sup>ère</sup> Division avec Robin des Bois et ses Joyeux Compagnons (au singulier) se passa bien. Binns avait l'air d'être un véritable héros dans son costume de Robin des Bois, une veste de pyjama Lincoln Green, avec une plume à son chapeau. Portant un arc et un carquois vide (car les flèches étaient interdites à l'intérieur de l'établissement), il visait des cibles imaginaires en l'air, au-dessus des membres de l'assistance, tout en poursuivant un dialogue animé avec son camarade hors-la-loi, Will l'Écarlate (R. G. Blotwell), qui arborait une barbe prêtée par Morisson.

Puis, Will l'Écarlate fit une brève sortie dans les coulisses pendant que Robin des Bois entamait une ballade sur la vie champêtre du XIII<sup>ème</sup> siècle.

En attendant son retour sur scène, Blotwell se plaignit auprès du régisseur.

« Cette barbe m'étouffe, dit-il à Cameron. Ça me chatouille et j'ai du mal à respirer. Il la fit glisser par-dessus sa tête et la posa sur le côté. Pouh ! C'est mieux comme ça ! Je peux enfiler la machin chose du frère Tuck, n'est-ce pas ?

- Mais non, tu ne peux pas, lui rappela Cameron. Will l'Écarlate reprend dans une minute.

- Ouah, mince ! C'est vrai ! J'allais oublier.

En scène, Robin des Bois parvenait au dernier couplet de sa ballade.

- C'est bon ! Prépare-toi pour ton entrée, ordonna Cameron. Enfile ta barbe, vite !

Blotwell jeta un coup d'œil autour de lui : la surprise lui fit ouvrir grand la bouche et ses yeux s'arrondirent. Sa barbe avait disparu !

- Ma barbe ! s'écria-t-il, horrifié. Où est-ce qu'elle est ? Vite, trouve-la !

- Chut ! Baisse la voix, souffla Cameron. Ils vont t'entendre dans le public !



- Mais ma barbe, elle n'est plus là !
- Où l'as-tu mise ?
- Je ne sais pas. Je viens de l'enlever. Je ne sais plus où je l'ai mise.
- Tu retournes en scène dans un demi-seconde. Binns a presque terminé.

Pris de panique, ils regardèrent tout autour du petit espace dans les coulisses où ils se tenaient. Il n'y avait rien par terre et pas de meubles non plus : la barbe aurait dû se trouver là. Mais ce n'était pas le cas !

- Oh, quelle déveine, c'est affreux ! gémit Blotwell. Qu'est-ce que je vais faire ?
- Tu dois continuer sans.
- Mais je ne peux pas. Ils m'ont tous vu la porter.

Cameron haussa les épaules.

- On ne peut rien y faire. Ils penseront simplement que tu es parti te raser.
- Oui, mais... mais... Blotwell battit des mains dans un geste de désespoir. Tu parles, c'est facile à dire ! Tu n'es pas concerné ! Et moi ? Tout le monde va se moquer de moi.

Il ne restait plus de temps pour épiloguer. Binns avait terminé sa chanson et le public applaudissait.

- Vas-y ! l'intima Cameron, dans un souffle.
- Je ne peux pas !
- Tu n'as pas le choix ! Je vais continuer à chercher. Si je la retrouve, je te le passerai.
- Comment ?
- Je ne sais pas. Monte sur scène, vite ! Et en disant cela, le régisseur poussa l'acteur réticent sur scène...

Will l'Écarlate, rasé de près et propulsé par derrière, fit une entrée spectaculaire. Peu de spectateurs semblaient avoir remarqué la transformation de sa barbe touffue en des joues roses et imberbes ; ou s'ils l'avaient remarqué, ils se tenaient cois.

La pièce se poursuivit.

Presque aussitôt, Cameron retrouva la barbe, qui avait glissé derrière le radiateur quand Blotwell l'avait négligemment mise de côté. Elle était logée à mi-hauteur entre le mur et le panneau du radiateur et même si Cameron pouvait la voir, il ne parvenait pas à l'atteindre sans l'aide d'un outil quelconque pour l'extirper hors de sa cachette.

Cameron se précipita dans les vestiaires où la troupe suivante attendait son tour.

- Vite vite ! Laissez-moi passer ! gémit-il. Il faut que je trouve quelque chose. La barbe de Blotwell est coincée derrière le radiateur.
- Ouhlala ! C'est la galère ! Est-ce qu'il la porte toujours ?

Sans s'arrêter pour leur répondre, Cameron s'empara d'un piquet de cricket qui traînait dans un coin et se précipita en coulisses, laissant les acteurs du spectacle suivant se demander si Blotwell était encore attaché au radiateur et, si oui, pourquoi il n'avait pas retiré sa barbe ou ne s'était pas libéré d'un coup brusque.

Sur scène, les choses se passaient plutôt bien. Robin des Bois et Will l'Écarlate préparaient un plan pour enlever le shérif de Nottingham.

Soudain, d'un côté de la scène, surgi des coulisses, un piquet de cricket fit doucement son entrée dans le champ de vision du public, tenu par une main invisible derrière le rideau.

Le piquet se trouvait à une soixantaine de centimètres au-dessus du niveau de la scène et à son extrémité il y avait une barbe qui pendait, accrochée par son élastique.

Le public était fasciné par cet effet scénique, mais Blotwell ne pouvait pas voir cet accessoire essentiel dans son dos : jusqu'à ce que, par hasard, il fit un pas en arrière.

« Aïe ! » s'écria-t-il lorsque la pointe du piquet s'enfonça dans sa jambe.

La barbe tomba et le piquet disparut.

Blotwell ramassa sa barbe, tira sur l'élastique pour l'enfiler et s'inclina devant le public.

Une salve d'applaudissements lui fut décernée. Et d'autres applaudissements s'en suivirent lorsque pour le final, Robin des Bois (N. Binns), Will l'Écarlate, Frère Tuck et d'autres personnages (R. G. Blotwell) saluèrent l'assistance.

\*\*\*

## CHAPITRE XII

### Baisser de rideau

Le dernier élément du programme fut présenté sous le titre « Le Trésor ».

Cinq garçons étaient en train de monter un camp avec des accessoires empruntés à l'équipement des scouts qu'ils avaient trouvé dans le grenier. Briggs et Atkinson entrèrent sur scène portant une petite tente, qu'ils déplièrent mais qu'ils eurent le bon sens de ne pas planter sur le plancher brillant et lisse de l'estrade.

Bennett arriva avec une brassée de bois de chauffage et se mit à faire un feu de camp. Il était assisté de Morisson portant un assortiment de marmites et cinq petits pains rassis, récupérés à la cuisine du collège la semaine précédente. Ayant été malmenées quotidiennement pendant les répétitions, les brioches avaient dépassé leur date de fraîcheur, mais les comédiens semblaient prêts à risquer l'indigestion pour le bien de leur prestation.

Les dialogues n'étaient pas exactement étincelants, mais ils permettaient au public de comprendre la situation. Puis ce fut le tour de Mortimer d'entrer en scène avec une canne à pêche puisque la prochaine étape consistait à convaincre le public que le terrain de camping était situé au bord d'une rivière.

Le dialogue se déroula (à peu près) comme ceci :

MORTIMER : Voulez-vous que j'attrape un saumon pour le dîner ? Ce serait bon avec nos petits pains.

BRIGGS : Oui, d'accord. Bonne idée ! Pourquoi pas ?

BENNETT : (*pointant du doigt la scène, à gauche.*) Ça a l'air d'être un bon endroit pour attraper des poissons.

MORISSON : Je parierais qu'il y en a des millions là-dedans. (*il traverse vers la gauche et observe la rivière, hors-champs*) Oui, vous pouvez les voir filer de tous côtés. Qu'est-ce que tu en penses, Atki ?

ATKINSON : (*ayant oublié son texte*) Bla, bla, bla, et bla bla !

MORTIMER *s'asseyant sur un tabouret de camping et lançant sa ligne dans les coulisses.*

MARTIN-JONES (*hors-champs et invisible*) *attache l'hameçon de la ligne au crochet de la boîte en métal.*

BRIGGS : Je parie que vous n'attraperez rien.

MORTIMER : Hé, j'ai quelque chose ! Probablement une vieille botte.

MORISSON : Non, c'est une... je ne sais pas ce que c'est. Venez m'aider à l'attraper !

(*Les garçons aident à transporter la boîte.*)

BENNETT : Ouah ! pas possible, quelle prise !

BRIGGS : Saperlipopette !

MORISSON : Qu'est-ce que ça peut être ?

ATKINSON : (*Toujours perdu.*) Bla, bla, bla, et bla bla !

MORTIMER : Je le savais que ça n'était pas une vieille botte.

BENNETT : (*il s'agenouille et examine la boîte.*) Il y a des initiales rayées sur le couvercle. Je peux à peine les distinguer. (*il se lève et se tourne vers le public.*) S'il y a quelqu'un ici dont les initiales sont O. M. ou T. M., ils sont priés de monter sur scène pour venir récupérer leur bien.

Le général Melville s'ennuyait et pendant la majeure partie de la représentation, il avait somnolé gentiment. Lorsqu'il se réveillait, par intervalles, il regrettait d'avoir accepté de se rendre à ce divertissement juvénile et pathétique. Ils n'avaient pas d'activités comme celle-ci dans sa jeunesse - et tant mieux d'ailleurs !

Ce dont ces jeunes avaient besoin, c'était de plus de maths et de plus de latin et de surtout moins de ce genre de bêtises insensées auxquelles ils s'adonnaient de nos jours.

L'annonce de Bennett sur la scène était le signal que M. Carter attendait. Poliment, il donna un petit coup de coude à l'invité de marque en disant : « Ils vous sollicitent, Général. Ils seraient très heureux si vous montiez sur scène !

Le vieux Linburien s'éveilla de son petit somme et reprit ses esprits dans un sursaut.

- Euh, qu'est-ce que c'est ? De quoi parlez-vous ?

- Ils vous ont retrouvé grâce à vos initiales. Ils ont trouvé votre boîte.

- Boîte ? Ma boîte ? Quelle boîte ? Je n'ai pas perdu de boîte.

- Réveille-toi, Lascar ! déclara Tim MacTaggart, en se penchant vers le Général Melville. C'est la boîte que nous avons enterrée. Tu nous en parlais dans la bibliothèque. Elle a fait son apparition dans la pièce des garçons. Le général dévisagea avec perplexité son ancien camarade de classe. Mais de quoi donc parlait le petit Jumbo ?

- Comment ça, elle a fait son apparition dans la pièce ?

- Tu n'as pas été très attentif. Ils viennent de la repêcher dans la rivière !

Sir Melville était médusé.

- Dans la rivière ? Impossible ! Nous l'avons enterrée dans un terrier de renard.

Tim MacTaggart haussa les épaules.

- Ah, eh bien, c'est une idée des garçons. C'est ce qu'on pourrait appeler une licence dramatique.

L'esprit du Général Melville demeurait embrouillé. 'Est-ce que tout le monde était devenu fou ?' se demandait-il. Pourtant, il se redressa et se mit sur ses pieds pour suivre son camarade, lui aussi invité sur scène.

Bennett déposa la capsule temporelle aux pieds de Tim MacTaggart et lui tendit une paire de pinces.

Le couvercle se détacha assez facilement (grâce à M. Carter qui avait effectué quelques travaux préliminaires à cet effet dans la serre) et M. MacTaggart en sortit le premier objet de la présentation, fronça les sourcils et le tendit à Bennett pour inspection.

- Je parie que vous n'avez jamais vu quelque chose comme ceci auparavant, déclara-t-il.

Bennett observa la couverture frêle et de couleur chamois d'un petit livre délivré par le ministère de l'Alimentation.

- Non, c'est vrai, jamais ! répondit Bennett.

- C'est un carnet de rationnement, expliqua Tim MacTaggart. On ne pouvait tout simplement pas acheter tout ce que nous avons envie de manger comme cela se fait aujourd'hui. On devait se contenter de sa ration.

- En effet ! gronda le général. Son esprit avait cessé de s'embrouiller et il semblait maintenant vivement intéressé par ce que la capsule temporelle révélait. Cette époque épouvantable où les confiseries étaient rationnées ! Deux caramels...ou quoi que ce soit d'autre, que nous devons faire durer un mois ! Comme nous avons souffert ! Remarquez, poursuivit-il en se tournant vers le public : Je ne touche plus jamais à ces trucs à présent, mais quand j'étais tout jeune, les caramels fourrés à la crème étaient comme des pépites d'or. Et en ce qui concerne les repas qu'on nous servait à la cantine... ! Il soupira et secoua la tête. On nous laissait pratiquement mourir de faim !

Son exagération débridée fut joyeusement accueillie par les garçons dans le public. La cuisine scolaire, même appétissante, demeurait toujours un sujet de doléances.

Ensuite, sortirent de la boîte des objets que les garçons pouvaient identifier mais qui n'étaient plus utilisés - un bouton de col, une petite voiture miniature de collection (\*), un encrier en émail, une boîte rouillée de vieux saphirs pour écouter des disques de gramophone, et diverses parties d'une radio sans fil à monter soi-même. Les objets exposés circulaient entre les garçons qui se tenaient sur scène et firent ensuite le tour de l'assistance. Il y avait aussi l'emploi du temps de la 3<sup>ème</sup> Division ainsi que la liste des bains pris au dortoir N°4, cinquante ans auparavant.

Lorsque la photographie du collègue émergea enfin, Sir Melville l'étudia de près. Il se mit à rire en pointant un index sur une silhouette mince au premier rang.

« Te voilà, c'est toi ! dit-il à son hôte. Pas étonnant que nous t'ayons appelé « Jumbo ». Tes oreilles ressemblent à des ailes d'avion sur cette photo.

Tim MacTaggart sourit en observant la photo.

- Ce jour-là, tu avais oublié de te brosser les cheveux, Lascar ! Cela dit, ça fait plaisir de constater que tu t'étais lavé les genoux pour l'occasion !

A présent, le général s'amusait. Son air réprobateur avait disparu et il riait tout seul en se délectant de la découverte de choses qu'il avait complètement oubliées. Même quand la liste des notes du trimestre révéla (malgré sa récente vantardise) qu'il avait terminé dernier en classe de mathématiques, alors que T. MacTaggart était arrivé parmi les premiers - même à cet instant, il fit comme si de rien n'était avec un sourire en coin et se dispensa de tout commentaire. Sur scène comme dans le public, les garçons n'en perdaient pas une miette.

Il était rare qu'ils aient l'occasion d'écouter les adultes se chamailler les uns avec les autres, de cette manière bon enfant. D'autres objets firent surface – une pièce de monnaie ancienne, une catapulte, la vieille paire de chaussures de football de Jumbo, mais il n'y avait aucun signe du petit pain, qui depuis longtemps s'était réduit en poussière.

Presque au fond de la boîte se trouvait un livret qui sentait le renfermé et sur lequel on devinait avec peine la mention « Carnet de Punitons ».

Tim MacTaggart le parcourut au hasard et en lut quelques pages choisies... 23 mai ...Melville...Une heure de retenue pour s'être bagarré dans le couloir. 12 juin ...Melville...100 lignes à copier pour impertinence envers son professeur. 20 juin...Melville...Exclu du déjeuner pour avoir parlé la bouche pleine.

Le lecteur leva les yeux et sourit.

- Je me souviens fort bien de cette fois-là, Général. Tu as dû laisser ta saucisse et ta purée, alors je les ai terminées à ta place !

-----

(\*) *'Dinky Toy'* dans la VO. Célèbre marque de voitures de collection dans les années cinquante / NDT

- Vraiment, c'est ce que tu as fait ?

Pendant un bref instant, le général parut quelque peu froissé et on put craindre que son humeur joviale pourrait être balayée par la révélation publique de ses méfaits. Il renifla et souffla dans sa moustache ; mais quelques secondes plus tard, il reprit son sang-froid. Il finit par hausser les épaules et éclater de rire.

- Tant pis ! s'écria-t-il. Ma foi, les garçons restent toujours les mêmes, pas vrai ? J'ose dire que nous étions tout aussi turbulents que les jeunes le sont aujourd'hui.

Bientôt la boîte en fer blanc fut vide ; la représentation était terminée : les membres de la troupe tirèrent leur révérence. Et pour le dernier rappel, les acteurs furent rejoints par les deux vieux Linburiens dont la dernière apparition sur la petite scène du gymnase, remontait à cinquante ans en arrière... Le public leur décerna un tonnerre d'applaudissements.

ooo

Ce soir-là, alors que les garçons du dortoir N° 4 se préparaient pour aller se coucher, le sujet de la soirée d'art dramatique était toujours au premier plan dans leurs esprits.

« Ça s'est bien passé, n'est-ce pas ? répéta Atkinson pour la centième fois. Mais ce que je ne comprends pas, c'est comment les deux anciens élèves se sont trouvés là au bon moment. Ça ne pouvait pas être juste une coïncidence !

- Ils ne se trouvaient pas là par coïncidence, expliqua Bennett. Monsieur Carter y a été pour quelque chose, ni vu, ni connu. Il a... en quelque sorte... laissé quelques indices. Il ôta ses chaussures et fila jusqu'aux lavabos pour se laver les dents. Tout c'est grâce à lui, vraiment ! Ça n'aurait jamais marché sans M. Carter !

La soirée théâtrale avait été effectivement un véritable triomphe et le prochain point à régler concernait ce qu'ils devaient faire de la capsule temporelle.

- On ne peut pas juste se contenter de laisser n'importe où, cette boîte avec tous ses secrets, déclara Mortimer, qui était assis dans son lit et qui s'entraînait à faire des nœuds de cabestan avec le cordon de sa robe de chambre. Surtout après tout le mal que nous nous sommes donnés pour la retrouver.

- Je suis partisan pour tout remettre dans la boîte et la rebalancer dans le trou, suggéra Morisson.

Briggs était indigné.

- On ne peut pas faire ça ! La plupart des camarades n'ont pas encore eu l'occasion de l'examiner.

Mortimer était d'accord.

- Après tout, c'est *notre* trésor, même si cela ne représente pas grand-chose pour quiconque en dehors du collège. Il nous faudra en prendre soin comme il faut.

- Je sais quoi faire, affirma Bennett. Nous pourrions en faire une exposition... vous savez, dans des vitrines comme dans un musée ...seulement nous n'en avons pas de vitrines !

Ils étaient encore en train de discuter à ce sujet lorsque M. Carter et M. Wilkinson vinrent ensemble faire un tour dans les dortoirs, comme ils le faisaient souvent pour la dernière nuit du trimestre. Les professeurs approuvèrent l'organisation d'une exposition.

- Bonne idée ! Ce sera l'occasion de vous éviter de faire des bêtises quand vous serez de retour pour le trimestre prochain, déclara M. Wilkinson.

L'esprit de Bennett se projetait déjà dans le futur.

- Et quand nous l'aurons mise en place et que tout le monde l'aura vue, que diriez-vous de faire notre propre capsule temporelle ? suggéra-t-il. Nous prendrons une autre boîte et la remplirons de choses comme... euh... eh bien... Il fit une pause et réfléchit en fronçant les sourcils. Il nous faudrait quelque chose d'original, pas seulement une réplique actualisée du trésor des vieux Linburiens, sinon ce serait trop facile ! Il se tourna vers M. Wilkinson. M'sieur, s'il vous plaît, m'sieur, avez-vous des biens de valeur que vous aimeriez que nous enterrions pour vous, m'sieur ? Quelque chose dont vous n'auriez pas besoin pour les cinquante prochaines années, voire plus ?

M. Wilkinson éclata de rire.

- Je pense qu'à l'avenir je vais conserver toutes mes affaires sous clés, déclara-t-il. Je n'ai pas envie de devoir fouiller tout le collège à la recherche de mon permis de conduire ou de mon sifflet d'arbitre, pour découvrir que vous autres, les garçons, les avez fourrés au fond d'un terrier de blaireau !»

Les professeurs leur souhaitèrent une bonne nuit et se rendirent dans les autres dortoirs, laissant les garçons discuter de leurs projets.

Mortimer s'installa dans son lit.

Dans son esprit, il pouvait voir le nouveau trésor dans une nouvelle boîte métallique toute brillante avec une étiquette sur le couvercle indiquant : 'Ne pas ouvrir avant cinquante ans'. Ah, mais ils devraient laisser des indices quelque part, sinon comment quelqu'un pourrait-il savoir qu'elle y avait été enterrée ?

Il essaya de s'imaginer se retrouvant avec Bennett dans cinquante ans pour la déterrer, mais il était difficile, voire impossible, de deviner à quoi ils ressembleraient aussi loin dans le futur.

La question de savoir ce qu'il conviendrait de mettre dans la boîte était encore débattue quelque temps après le départ des professeurs. Mais, pour le moment, aucun ne parvenait à trouver d'idées intéressantes ou originales qui ne soient pas immédiatement rejetées par quelqu'un d'autre.

« Arrêtons de nous disputer ! proposa Bennett. Nous avons toutes les vacances d'été devant nous pour y réfléchir. Je propose que nous fassions tous une liste de dix choses intéressantes que nous aimerions retrouver quand nous serons à peu près aussi vieux que le Général Melville et M. MacTaggart.

Il en fut convenu ainsi.

Alors qu'ils s'installaient pour dormir, Bennett se tourna vers Mortimer qui occupait le lit voisin et lança :

« Tu sais, Morty, maintenant que nous avons un objectif, ce ne sera pas si difficile de revenir au prochain trimestre, pas vrai ? »

Mais, Mortimer dormait déjà.

**FIN**

**dernière édition**

**mise à jour le 18 Mars 2022**